



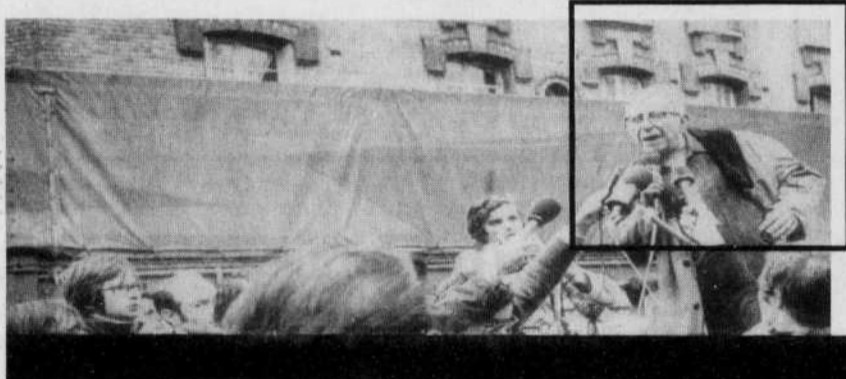
Gilles Marcotte Page D 3
Lettres québécoises Page D 4
Le feuilleton Page D 6



Léon Golub Page D 7
Formes Page D 8

LIVRES

Sartre l'enfer, c'est moi



Les deux Sartre

Un hommage paradoxal, capable de se porter au delà des errances et des dérives et dans le fond amoureux de Sartre

Paris leur fait la fête et célèbre d'une même voix les noces de Sartre et de Bernard-Henri Lévy. Il y a certes beaucoup de raisons d'aimer *Le Siècle de Sartre* et de s'abandonner à son écriture emportée, mais il y en a aussi de nombreuses de résister à sa vitalité débridée et de chercher un peu de rigueur au milieu d'une telle pétarade. Portrait d'un philosophe.

GEORGES LEROUX

Les vingt années qui nous séparent de la mort de Sartre ont été l'occasion de prendre la mesure d'une pensée qui s'est élaborée dans un rapport quasi direct à l'action. Dans la biographie d'Annie Cohen-Solal (Gallimard, 1989; réédition Folio), plusieurs apories de cette pensée étaient déjà signalées, mais jamais autant qu'ici on ne s'est trouvés en présence d'un effort pour mettre à plat ces contradictions et en comprendre la genèse. On aimera le livre de BHL pour cette raison même, car rien ne nous est épargné des erreurs et des fautes de Sartre, et Bernard-Henri Lévy n'entreprend d'aucune manière ce qui s'apparenterait à une réhabilitation. Si, contre toute attente, il aime Sartre par-delà tout ce qu'il blâme et déteste chez lui, c'est qu'il admire d'abord un style, un projet de vie, une morale personnelle qu'il identifie à sa première philosophie. En proposant à son lecteur de parcourir l'itinéraire philosophique de Sartre, il l'invite à considérer les contradictions de la pensée de Sartre comme la trame de fond de la philosophie du vingtième siècle.

Mais ce projet de déposer dans l'histoire de la pensée contemporaine les contradictions qui sont associées à la pensée totalitaire excuse-t-il Sartre de tant d'aveuglement? Et suffit-il de distinguer un premier Sartre, celui des romans et de *L'Être et le Néant*, celui d'avant 1945, d'un second Sartre, emporté vers des positions toujours plus fanatiques, pour neutraliser ce qui serait l'échec de Sartre? Ce livre n'est pas simple, là où il commence par aimer, il finit par accabler, et la confusion, loin de se dissiper, ne fait que s'accroître. À certains égards, du fait même de la complexité du parcours de Sartre, il fallait peut-être commencer par là.

La volonté de comprendre

L'enquête est construite sur la base des textes et, même si la lecture en est fragmentée, le réflexe de Bernard-Henri Lévy étant toujours d'identifier le symptôme plutôt que de reconstruire l'argument, il faut reconnaître que la plongée dans l'œuvre est profonde.

VOIR PAGE D 2: DEUX SARTRE

Il est temps de mettre les gens en face de leur propre liberté

Anatomie d'un monstre

Le gigantesque emmerdeur dont un œil disait merde à l'autre

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT DU DEVOIR À PARIS

Avec sa tête d'éternel dandy, légèrement échevelé et pas tout à fait rasé, il arrive en coup de vent au bar de l'hôtel Montalambert au cœur du Quartier latin. Lorsque je lui rappelle que nous nous étions déjà rencontrés chez lui il y a quelques années, il demande: «Mais... c'est où, chez moi?» Puis cela lui revient. «Ah oui, boulevard Saint-Germain!»

Quand il cesse de parcourir le monde, quand il revient de New York ou de Bosnie, la vraie patrie de Bernard-Henri Lévy, c'est tout de même Saint-Germain-des-Près. Ce Saint-Germain qu'il fait revivre à sa façon dans l'*enquête philosophique* de 664 pages qui fut l'événement de la rentrée littéraire française et dont le titre est déjà tout un programme: *Le Siècle de Sartre* (Grasset).

En effet, pour Bernard-Henri Lévy, toujours en mal de grands hommes, Sartre reste indépassé dans le domaine intellectuel. Peut-être ne fut-il pas le plus grand des philosophes, le meilleur romancier, le dramaturge le plus estimé et le journaliste le plus lu, mais c'est lui qui résume la seconde moitié du XX^e siècle, ses lumières comme ses gouffres, par sa capacité d'être sur tous les terrains, d'aspirer tout ce que le siècle a produit, de n'être pas seulement un écrivain public mais «un intellectuel public».

L'idée remonte à l'enterrement du philosophe. «J'ai su que j'écrirais ce livre lorsque j'ai vu cet extraordinaire anti-enterrement, cette immense foule venue du monde entier — dont plusieurs délégations de Québécois — qui venaient dire: «La vie continue!» J'ai compris qu'il s'était passé autour de cet homme quelque chose d'important, qu'il était peut-être un condensé de l'époque et que, pour comprendre cette époque dont nous étions en train de prendre congé, il fallait passer par ce rendez-vous.»

Et puis surtout, Bernard-Henri Lévy en avait marre de l'ironie amère et des sourires entendus que distillent les intellectuels depuis la mort du personnage. «On a fait le coup à Hemingway, à Malraux, et on le fait à Sartre. Cette façon qu'ont les nains de la culture de faire de Sartre le bouc émissaire de toutes les erreurs du XX^e siècle est insupportable. C'est la haine des tarentules. Il y a de la monstruosité chez Sartre, mais aussi de la grandeur.»

VOIR PAGE D 3: ANATOMIE

Vouloir être en soi-pour soi à la fois

DESIGN ET ILLUSTRATION: TIEFFET

LE DEVOIR

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 18 MARS 2000

Salon du livre

2000

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 10 MARS 2000

de l'Outaouais

LIVRES

DEUX SARTRE

Bernard-Henri Lévy sait bien que la dispersion de cette œuvre aura été sa perte

SUITE DE LA PAGE D 1

Rien ne semble échapper à ce projet de comprendre comment et pourquoi le premier Sartre s'est transformé dans le second. Un concept sert ici de description principale et on ne peut pas dire qu'il soit utilisé avec beaucoup de précision: c'est celui d'humanisme. Si le premier Sartre est anti-humaniste, le second le devient pleinement. Cet usage est un peu curieux, mais si on l'adopte, l'interprétation devient une hypothèse maniable. On aurait pu aussi parler d'un premier humanisme de Sartre, celui de l'existentialisme, et d'un second humanisme, politique et révolutionnaire. L'humanisme est celui qui croit à une idée de l'homme et qui croit possible d'y avoir recours pour réformer l'humanité; en son point limite, cela le conduira à cautionner des purges, à louer Staline et à approuver qu'on brûle les professeurs bourgeois. Le dossier des textes est pénible, vingt années avaient fait oublier beaucoup de choses, et encore Bernard-Henri Lévy a-t-il l'intégrité de dire que ce qu'il rappelle de ce Sartre-là n'est qu'une toute petite sélection de positions abominables.

Par contraste, l'anti-humanisme du premier Sartre paraît une pensée qui sort indemne de tous les naufrages du siècle. L'exagération dans l'analyse sert le propos, mais sous les traits brouillons du portrait admiratif qu'il dessine, on reconnaît un penseur qui appartient de plein droit à l'histoire de la philosophie. Là aussi on avait oublié, l'événement Sartre, la position souveraine dans l'énoncé d'une liberté fondée dans une ontologie. De cette souveraineté, les traits anti-humanistes, c'est-à-dire tout ce qui se méfie d'un concept affirmatif de l'homme, tout ce qui, dans la foulée de la pensée de Heidegger, est mise en question de la métaphysique de la subjectivité, se détachent, mais non sans confusion. Faut-il rappeler, quoi qu'en ait Bernard-Henri Lévy, que Sartre fut d'abord un penseur du sujet plein, existant, souverain dans son projet? Heidegger n'a pas manqué de dire combien il se sentait éloigné de cette existence-là. Sartre anti-humaniste, c'est une manière de parler.

De ce Sartre qu'il présente comme anti-humaniste, Bernard-Henri Lévy rappelle la générosité, l'autorité plané-

taire, le formidable ascendant; il en montre aussi la force comme intellectuel engagé dans tous les genres de l'époque. Qu'on le compare à Bataille, à Blanchot, à Merleau-Ponty, à Aron, à Camus, qu'on croise ici avec bonheur à pleines pages, on le trouvera seul à se déplacer sur tous les terrains à la fois, au point de saturer l'espace culturel de son temps. Force ou faiblesse? Une œuvre littéraire qui ne s'aproposait pas se sclérose rapidement, n'est-ce pas le jugement qu'on doit porter sur *Les Chemins de la liberté*?

Et que dire de cette phénoménologie velléitaire, qu'on ne saurait comparer à l'œuvre de Merleau-Ponty, ou même de Heidegger? Bernard-Henri Lévy sait bien que la dispersion de cette œuvre aura été sa perte, mais il réserve à la fin de son livre la tâche pénible d'avoir à le concéder: écriture exténuée, dira-t-il, de *La Critique de la raison dialectique*, échec de l'entreprise philosophique. Si donc ce premier Sartre doit s'imposer, c'est en vertu d'un projet limité, singulier, et non comme l'amorce d'une suite. Car tout dans cette suite sera rupture, renoncement et à bien des égards trahison. La querelle avec Camus n'est que l'indice le plus clair de ce renversement.

Une série de ruptures

L'enquête philosophique commence par le récit, vif et juste, des libérations opérées par Sartre, sur le double registre de la littérature et de la philosophie. Être à la fois Spinoza et Stendhal supposait qu'on se libère d'abord de Bergson et de Gide, et cela Sartre l'accomplit pleinement. Quitter Gide d'abord, rompre avec cette France littéraire d'Anouilh et de Giraudoux, cela voulait dire d'abord en finir avec ce narcissisme effréné et pour cela, s'adosser à Joyce et Céline, introduire le virus de Genet et le rire de Flaubert. Sortir enfin des jupes de maman, ce qu'accomplira ultimement *Les Mots*.

On sera d'accord avec Bernard-Henri Lévy pour donner sa pleine portée à cette rupture, et reconnaître ce qu'elle a libéré dans la littérature, la grande souveraineté de Roquentin. Mais il faut aussi compter avec une rupture philosophique d'un poids au moins égal: l'adieu au bergsonisme, la critique du naturalisme, bref le projet,



après en avoir capitalisé tous les effets, de passer outre à cette pensée naturelle de la liberté. Déjouer la facticité, faire le choix de la liberté, parier pour un arrachement à la banalité de l'étant, tout cela était déjà dans Bergson, mais Sartre n'aura de cesse de le re-fonder dans la phénoménologie. Par Husserl d'abord, prendre le parti des choses. Par Heidegger ensuite, construire un concept d'existence. L'accrochage avec Heidegger n'est malheureusement pas discuté de manière rigoureuse, il aurait fallu pourtant, en raison de toutes les confusions sartriennes sur l'humanisme. On ne sera pas convaincu de la cohérence de ce premier Sartre anti-humaniste, tel que Bernard-Henri Lévy voudrait le restituer, si les termes du débat avec Heidegger ne sont pas clarifiés.

Le premier Sartre échappe donc à la condamnation qui s'abat sur le second: parce qu'il est anti-humaniste, il ne tombe pas dans les illusions d'une réforme de l'humanité, il se replie sur une ontologie modeste, fondée sur l'impenétrabilité des choses et le surplomb souverain de la conscience. Cette ontologie s'accorde avec une histoire et une politique de la liberté, alors que l'humanisme est par essence totalitaire. Le premier Sartre anticiperait donc sur toutes les pensées qui feront de la critique de l'humanisme (Althusser, Foucault, Deleuze) le fondement de la philosophie. Cette lectu-

re est excessive, il n'y a qu'à relire ceux qui ont construit contre cette phénoménologie du sujet leur critique pour le comprendre, mais on constate qu'elle sert d'abord à protéger le premier Sartre des défauts du second. Et c'est là que Bernard-Henri Lévy devient plus clair. Dans la formulation plutôt raide, qui a sa faveur, l'humanisme est le principe de la métaphysique des totalitarismes. Et c'est dans cet abîme que Sartre va plonger, il va devenir humaniste.

La suite du livre essaie de comprendre comment. L'expérience du camp de détention, où Sartre va se rapprocher comme jamais de la communauté, paraît ici déterminante. Après avoir démonté tout ce qui a contribué à faire de l'écrivain un homme peu critique de la collaboration, Bernard-Henri Lévy décrit l'avènement du second Sartre: plus l'engagement se multiplie, plus ils semblent vouloir s'éloigner du pessimisme ontologique de la jeunesse. La rupture avec Camus se joue sur cet horizon et elle est ici racontée sans complaisance. Cet autre Sartre, c'est un intellectuel tyrannique qui se met à haïr le libre artiste qu'il a été, c'est le contempteur de Soljenitsyne, c'est le stalinien, c'est le castriste. Sartre est devenu un possédé qui fait l'éloge du terrorisme et de toutes les violences.

Bernard-Henri Lévy n'entreprend que mollement de fournir les contextes de tant d'erreurs, car son but n'est pas d'excuser mais de ressaisir ce qui du premier pourrait s'être maintenu dans le second. Et il a raison de ne pas trop nuancer en faisant appel à l'obscurité des situations présentes, car, et il le rappelle, d'autres que lui ont vu clair et vite: c'est le cas de Claude Lefort, dont l'œuvre apparaît ici grande et lucide. Une vérité serait-elle plus vraie d'avoir traversé plus d'erreurs? Non, quand le parcours est médiocre, il faut savoir le reconnaître: d'où vient en effet, par exemple, que Georges Bataille se soit si peu trompé?

Prenant la mesure de cette expérience cruciale de la fraternité, est-il possible de la radicaliser en haine de soi et en fraternité-terreur? Ce livre en fait la proposition, c'est sa conclusion. L'aveu de Sartre, qu'on peut retracer dans la pièce *Bariona* qu'il fait jouer au

camp, est un renoncement à la liberté primitive de sa philosophie: Sartre s'en prend au sujet souverain, il devient un «clerc révolutionnaire qui expie sa stérilité d'artiste nietzschéen». On parvient ainsi à un moment de ce livre où Bernard-Henri Lévy esquisse pour ainsi dire son *Idiot de la famille*. Sartre devient son Flaubert, il croit pouvoir restituer le drame fondamental, qui est celui de la haine de l'individualité, de l'impossibilité de l'assumer. Cet aveu signe en quelque sorte l'échec de sa philosophie, un échec qui est reconnu par Sartre très tôt et que rien dans la suite ne va chercher à compenser, surtout pas les *Cahiers pour une morale*. Étrange hommage final que ces chapitres sur l'aveu et sur l'échec, représentés comme la fin même de la philosophie: Sartre ne serait allé vers l'engagement politique que parce qu'il aurait reconnu que la suite de la philosophie est impossible, il ne serait devenu mao que par haine et désespoir de la pensée. Veut-on pousser jusqu'aux *Mots* ce train de pensée? Bernard-Henri Lévy y trouve un livre mao, parce qu'en son point limite, l'entreprise qui s'y joue est le meurtre de l'écrivain, un meurtre sans cesse rejoué dans l'œuvre de Sartre. N'importe quel tract sera mieux que la parole de l'écrivain morose, mieux encore que l'effort de la philosophie.

Ayant lu jusqu'au bout, on oubliera les emportements et les analyses échelonnées de ce livre, on oubliera même qu'il pourrait s'être agi de sortir Sartre du purgatoire, et on se trouvera devant un hommage paradoxal, capable de se porter au-delà des errances et des dérives et dans le fond amoureux de Sartre. En montrant à quoi il a voulu demeurer fidèle dans sa pensée et dans sa vie, Bernard-Henri Lévy montre aussi comment il se lit lui-même dans Sartre, comment il appréhende avec angoisse son hybridité et sur le fond de quel abîme il pourrait prétendre lui succéder.

LE SIÈCLE DE SARTRE

UNE ENQUÊTE PHILOSOPHIQUE
Bernard-Henri Lévy
Grasset
Paris, 2000, 664 pages

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS
du 10 au 16 février 2000

1	ESSAI Q.	Sortie de secours <i>17,95 \$</i>	2	Jean-F. Lisée	Boréal
2	PSYCHO.	La guérison du cœur	3	Guy Corneau	L'Homme
3	HORREUR	Hannibal ♥	4	Thomas Harris	A. Michel
4	ROMAN	Bazac et la petite tailleur chinoise	1	Dai Sijie	Gallimard
5	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	50	Dalai-Lama	R. Laffont
6	B.D. Adulte	La débauche ♥	2	Tardi & Pennac	Gallimard
7	NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	20	Peter J. D'Adamo	du Roseau
8	ROMAN	Et si c'était vrai...	2	Marc Levy	R. Laffont
9	CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	275	Daniel Pinard	Boréal
10	NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	17	Collectif	Institut de cardiologie
11	ESSAI Q.	Michel Chartrand - les voies d'un homme de parole	14	Fernand Folsy	Lancôt éd.
12	JEUNESSE	Quand les grands jouaient à la guerre	1	Ména F. Gruda	Actes Sud
13	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	120	I. Nazare-Aga	L'Homme
14	ÉDUCATION	Les carrières d'avenir au Québec 2000	3	Collectif	Ma carrière
15	PSYCHO.	À chacun sa mission	14	J. Monbourquette	Novalis
16	ROMAN	Geisha ♥	54	A. Golden	Lattès
17	ESSAI	Docteur Patch Adams - quand l'humour se fait médecin	4	Patch Adams	Stanké
18	ROMAN	Autobiographie d'un amour	22	Alexandre Jardin	Gallimard
19	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	152	N. Walech	Ariane
20	PSYCHO.	Pourquoi les hommes n'écourent jamais...	27	Allan Pease	éd. First
21	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	310	John Gray	Logiques
22	ESSAI Q.	Pius français que moi, tu meurs! ♥	3	Philippe Séguin	VLB éditeur
23	ROMAN	Le livre du plaisir	4	Catherine Breillat	Édition n°1
24	JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	10	J.-K. Rowling	Gallimard
25	JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	24	Henriette Major	Fides
26	CUISINE	L'esprit du porto ♥	89	Alain Leygnier	Hachette
27	BIOGRAPH.	L'adversaire	5	E. Carrère	P.O.L.
28	ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	22	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
29	ART	Meubles anciens du Québec ♥	15	Michel Lessard	L'Homme
30	SEXOLOGIE	Le guide de l'extase sexuelle	19	Anne Hooper	Treccarré
31	PSYCHO.	Y a-t-il des perfectionnistes heureux ?	3	Monica R. Basco	le jour éd.
32	NUTRITION	Recettes et menus santé, tome 2	3	Michel Montignac	Tristar
33	SOCIOLOGIE	À toi qui n'est pas encore né(e)	1	Albert Jacquard	Calmann-Lévy
34	ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	20	Y. Beauchemin	Q.-Amérique
35	B.D.	Gaston n° 19	13	Franquin	Marsuproduct.
36	BIOGRAPH.	Ma vie comme rivière, tome 1	198	S.-M. Chartrand	Remue-méninge
37	POLITIQUE	La mondialisation de la pauvreté ♥	65	M. Chossudovsky	Écosociété
38	GESTION	Les sept habitudes de ceux qui réalisent tout... ♥	215	Stephen R. Covey	éd. First
39	ROMAN	Nouvelles érotiques de femmes	3	Julie Bray	Quebecor
40	JEUX	Les grilles des mordus	19	M. Hannequart	Ludipresse

Livres - format poche

1	B.D.	Dragon Ball n° 40 - la fusion	1	Akira Toriyama	Glenat
2	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes	3	Gaëtan Soucy	Boréalcompact
3	BIOGRAPH.	Les cendres d'Angela ♥	51	Frank McCourt	J'ai lu
4	SEXOLOGIE	203 façons de rendre fou un homme au lit	189	Julie Saint-Ange	Marabout
5	ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	2	Helen Fielding	J'ai lu

♥ : Coupe de coeur RB : 1^{er} semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nous sommes tous des Bertin Lespérance!

LES AVATARS DE BERTIN LESPÉRANCE

Michel Lefebvre
Éditions Les Herbes Rouges
Montréal, 1999, 124 pages

ÉRIC SABOURIN

Les Avatars de Bertin Lespérance forme une suite dramatique de petites nouvelles racontant quelques moments de la vie des nombreux Bertin Lespérance qui habitent notre pays ou encore quelques jours de l'existence de ceux qui, à un moment ou un autre, ont frayé avec lui! Qui donc sont les héros éponymes

de ces nouvelles et pourquoi faut-il lire leurs malheurs et leurs revers au travers des incidents heureux? On dénombre dix-sept nouvelles gravitant autour d'autant de proverbes ou d'adages populaires de toute provenance, placés en tête du récit dans une guise de titre qu'en forme d'épigraphie. Ces proverbes cocasses venus des quatre coins du monde (dont l'Afrique de l'Ouest où a vécu l'auteur) nous incitent à suivre une piste narrative menant à quelque leçon ou morale comme s'il s'agissait de fables modernes...

L'action de ces courtes nouvelles (en général, elles font cinq ou six pages) se déroule en tout lieu de

notre beau pays ou de notre grande métropole, sauf à la première occurrence où elle se situe assurément en pays imaginaire. Et à deux nouvelles et exceptions près, la constante absolue du recueil est le véhicule de l'humour. Certaines nouvelles sont de véritables petits bijoux littéraires constamment sertis de réflexions cocasses nous faisant rire ou sourire. L'usage judicieux d'un comique presque théâtral fait apparaître sous nos yeux charmés une suite de personnages savoureux quoique disparates qui ont pourtant tous un trait en commun: ils s'appellent Bertin Lespérance et ces bons vivants ne se rencontreront jamais en aucun point du monde ou du firmament puisqu'ils appartiennent à des univers différents et donc à des univers éparés, distants les uns des autres par la volonté du créateur!

Autre point de convergence absolu, nous nous reconnaissons tous et toutes dans ces multiples Bertin Lespérance: Bertin porte les mêmes habits ridicules qui sont les nôtres au jour le jour, au cœur de nos routines ordinaires ou sibyllines. Quand ce n'est pas Bertin qui se raconte et ce c'est un personnage qui l'aura connu ou reconnu, ces personnages ont aussi nos travers et ils chausent également d'aussi gros sabots que les nôtres, soit toujours une peinture trop grande ou trop petite pour ainsi dire. Condition préalable, il faut donc savoir et pouvoir rire de soi-même comme des autres. Cet effet de miroir permet un humour mordant, spirituel, qui vient nous chercher, quels que soient l'histoire cocasse ou l'épisode supposé banal de la vie quotidienne qui sont racontés avec philosophie.

Les différents narrateurs des nouvelles (soit le nouveau Bertin de l'instant, soit un «je» qui est l'ami de ce Bertin tout neuf) lancent aussi une multitude de clin d'œil moqueurs au fil de l'histoire qu'ils racontent. Question de prendre congé de Bertin de

temps en temps, il arrive que les narrateurs des courtes nouvelles ne mentionnent que de manière lointaine l'existence ou le passage ponctuel de Bertin dans leur vie. Ainsi, on a tous connu un Bertin Lespérance et il n'est pas unique et multiforme: il est multiple et se métamorphose d'un récit à l'autre, sous des traits tout neufs, à des âges divers et précis. Il ne s'agit donc pas d'instantanés d'une même existence en pièces détachées, mais d'une multitude d'existences et de temps retrouvés pour autant d'individus homonymes, tous des Bertin Lespérance, sans aucun rapport entre eux.

Vous voulez des exemples d'incarnations disparates? C'est tantôt un gamin innocent saisi au moment précis où la vie lui apparaît pour la première fois sous un jour violent ou impénétrable, ou l'homme de confiance de l'homme le plus riche du monde; parfois, il nous est présenté comme un amoureux éventuellement éconduit par sa douce moitié pour des raisons controuvées qualifiées d'olfactives, ou un simple moniteur dans un camp de vacances. On le retrouvera réincarné en fermier, plus tard en professeur de cégep alcoolique; ailleurs, on le verra apparaître en tant que vieille sacoche arrêtée une nuit par les policiers pour port d'arme blanche illégale en compagnie d'un jeune serin «hétérosexuel» racontant à sa façon son baratin. A chaque nouveau récit, une écriture rafraîchissante, à chaque nouvelle mise en scène, une facture soignée. La qualité première de l'inspiration, tant pour l'action qui se renouvelle sans cesse que pour les dialogues souvent porteurs d'un enivrant bouquet philosophique, c'est d'être pénétrée d'une douce ironie et de la plus pure alacrité. Diderot et son Jacques nous diraient, à leur exemple, que c'est un ouvrage à lire bien emmitouflé dans notre robe de chambre. Salut, Bertin Lespérance.

MARIO CYR
Et les mouettes tournoient obstinément au-dessus de nos corps



Et les mouettes tournoient obstinément au-dessus de nos corps

Mario Cyr

«Son corps est le plus beau livre que j'aie jamais lu. Je peux l'ouvrir n'importe où, comme une bible. Sa peau est le plus beau papier du monde.» (page 79)

LES INTOUCHABLES

119 pages • 14⁹⁵

Docteur Patch Adams

Quand l'humour se fait médecin

Stanké

L'histoire du médecin qui a inspiré le film avec Robin Williams

Stanké



LIVRES

CARREFOURS

ANATOMIE

Le Sartre de BHL ne s'aime pas. Il fait très tôt l'expérience de la laideur.

SUITE DE LA PAGE D 1

Il y a quelques années, un inconnu s'était donné la peine d'arracher un œil à sa statue qui trône dans le jardin de la Bibliothèque nationale Richelieu à Paris. Le livre de BHL aurait dit merde à l'autre tant il décrit un homme qui se combattait lui-même.

Etrangement, les plus belles pages de cette enquête (qui n'est pas une biographie) parlent d'un autre philosophe. C'est chez Althusser, son ancien maître, que BHL a puisé le code pour décrypter le Monstre. On sait qu'Althusser mena une double existence, écrivant la nuit des poèmes en cachette et faisant le jour la froide exégèse du *Capital*. Sa fin fut tragique puisqu'il assassina sa femme avant de s'enlever la vie.

C'est là que BHL dit avoir trouvé la clef pour comprendre ces personnages à la Céline et à la Heidegger qui ont écrit des romans ou des traités de philosophie sublimes d'une main tout en soutenant la barbarie de l'autre.

«Ce livre est un livre sur le double. Sartre représente une espèce de géométrie querelleuse. Comme Céline, qui est à la fois un romancier génial et un pamphlétaire antisémite immonde. Comme Heidegger, qui est à la fois un philosophe immense et un nazi. Et Althusser, que j'ai bien connu, qui a été mon maître, que j'ai aimé beaucoup et qui a été le prototype de ces personnages borgnes qui ont deux âmes logées dans le même corps. Une âme souffrante, douloureuse, qui vit dans une espèce de suffocation permanente. Une autre qui claironne le refus de la subjectivité, le fait que l'individu n'est rien dans une espèce de dénégation forcée de la première.»

Le Sartre de BHL ne s'aime pas. Il fait très tôt l'expérience de la laideur. De là sa vision querelleuse du monde, explique BHL. «Sartre est du côté de la division, de la scission, du non, de la révolte contre les choses, de ceux qui ne pensent jamais que le monde a un sens et un ordre. Sartre est un bigle qui voit le monde boiteux.»

Il y a chez Sartre des moments de lumière absolue, explique l'auteur. Toutes les femmes québécoises, canadiennes, américaines sont redevables à Beauvoir de ce livre immense qui s'appelle *Le Deuxième Sexe*, mais aussi à Sartre qui a fabriqué avec Beauvoir la philosophie qui en est à l'origine. «On ne naît pas femme, on le devient.» La phrase a été reprise sur tous les tons, qu'il s'agisse des Noirs, des colonisés ou de tous les opprimés.

Pour BHL, Sartre est aussi le philosophe qui, après la Seconde Guerre mondiale, alors que le mot même de «juif» était devenu imprononçable, osa lever le voile sur Vichy. Le gaullisme s'était construit sur la fable d'un peuple de résistants. Sartre brisa le tabou avec *Quelques réflexions sur la question juive*.

Le maître de Saint-Germain-des-Près élabore d'abord une philosophie plutôt antitotalitaire, dit BHL, puisque le totalitarisme repose toujours au bout du compte sur «une idée de la société parfaite, du monde racheté et purifié des chrétiens. Les totalitaires laïcisent la Jérusalem céleste et la veulent ici et maintenant». Une des sources du totalitarisme de

Sartre, explique-t-il, sera justement «l'enfant Poulou des Mots, le fils à sa maman, le petit garçon d'Anne-Marie qui décide de se fonder dans une communauté fusionnelle». Une fusion qui ira jusqu'au reniement de la littérature que BHL a cru déceler dans ce dernier texte littéraire.

«C'est vrai que Sartre n'est pas le doute incarné. Il a fait beaucoup de mal par son arrogance, son dogmatisme, son sectarisme. Mais il y a aussi quelque chose de très beau dans cette volonté de tout embrasser. Surtout qu'il n'a pas fait si mal. Il a voulu être Stendhal, La Nausée est un grand livre. Il a voulu être Spinoza, L'Être et le Néant est le dernier grand traité de philosophie. Il a voulu être de Gaulle, d'une certaine manière il a été un anti-de-Gaulle, la deuxième voix de la France.»

Question de circonstances

BHL tente chaque fois de comprendre les circonstances qui amènent Sartre à commettre l'irréparable. Ainsi, l'appel au meurtre que lance sa préface aux *Damnés de la Terre* survient «dans un contexte très particulier: guerre d'Algérie, terrorisme d'État, torture institutionnalisées, des centaines d'Algériens jetés à la Seine en plein Paris. Si on oublie le contexte, on ne comprend rien.»

Même le maoïsme tardif de Sartre trouve son explication. «Le maoïsme est un courant de pensée très ambigu. C'est un moment terrifiant de la pensée française, avec des textes et des prises de position insupportables. Mais il y a aussi dans le maoïsme une rupture avec deux courants très influents de l'époque. Le terrorisme d'abord. La France possédait toutes les conditions pour connaître un mouvement terroriste beaucoup plus important que celui qu'a connu l'Allemagne. Le maoïsme représente ensuite une première brèche dans le stalinisme. Une façon de traiter le mal par le mal. Mais la brèche va s'agrandir.»

Si Sartre était né dans le Wyoming, il ne serait évidemment jamais devenu communiste et n'aurait probablement pas épousé les barbaries soviétique, chinoise et cambodgienne. Mais, que voulez-vous, toute sa vie, le philosophe détesta plus que tout cette «France moisie» dont parlait encore récemment Philippe Sollers.

Pour cela, le philosophe est monté sur toutes les tribunes. Il a fait toutes les professions de foi, sur un tonneau à Billancourt ou dans les internationales staliniennes. Premier intellectuel médiatique — sa caricature, disent ses ennemis! —, il disait que les livres étaient comme les bananes, qu'il fallait cueillir au pied de l'arbre et manger tout de suite. «Personne n'est allé si loin dans cette espèce de présence au monde.»

Dans le fond, c'est peut-être cela que BHL aime tant chez l'auteur de *L'Être et le Néant*, qui lui sert en quelque sorte de miroir: le parfum de liberté, le gigantesque emmerdeur qui se fout des manières et des genres. «Dans les touche-à-tout, il y a aussi un appétit de vivre en liaison avec la vérité d'un corps. La société française tolère assez mal les changements de couleur aérien. Elle ne tolère pas toujours très bien la liberté. Moi, les maniaques du cloisonnement, je les emmerde!»

Trois mots (et quelques autres...)

Is sont comme ça, les mots. On les emploie sans trop y penser, sans prendre garde à ce qu'ils sont, à l'histoire qu'ils portent en eux, à la façon dont leur sens évolue, se transforme, se corrompt peut-être, et puis, à l'occasion d'une rencontre, d'une lecture, ils se posent devant nous comme des invitations à penser un peu, à sortir de l'habitude.

J'en ai rencontré trois, durant ces dernières semaines.

Culture

Le mot *culture* se trouvait dans un article envoyé au journal qui m'héberge par un professeur au département de communications de l'UQAM, Jean-Pierre Desaulniers, à propos des instructions données par le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes à la Société Radio-Canada. J'y lis le passage suivant, qui ne manque pas d'une certaine vigueur: «Plus personne n'est forcé à la culture. Personne n'est obligé d'apprécier Claudel, Stravinski ou les rigodons manitobains. La culture s'est démocratisée.» On peut penser que si l'auteur, d'une manière un peu étonnante au premier regard, met dans le même sac l'auteur de *Cent phrases pour éventail*, le compositeur de la *Symphonie de psaumes* et les rigodons de l'Ouest, c'est parce qu'ils ne font pas partie d'une culture, d'une démocratie essentiellement québécoise, so-disant violées par le CRTC et Sheila Copps. C'est aussi, bien sûr, afin de revendiquer une liberté de choix totale pour le téléspectateur, et d'abord celle d'opter pour le simple divertissement contre ce qu'on appelait autrefois culture. Je me suis souvenu de ce dessin paru dans le *New Yorker*, il y a quelques années, où un monsieur d'âge mûr, installé devant l'appareil de télévision en compagnie de sa bonne épouse, déclarait: «Quand on pense à la puissance de la télévision, on est heureux qu'elle ne veuille pas nous instruire!» Cette phrase, je dois l'avouer, s'allume parfois comme un phare dans mon esprit lorsque je regarde à la télévision certaines émissions dites culturelles.

L'embêtant, c'est qu'on veut à tout prix anoblir le divertissement en le dotant des privilèges que conserve malgré tout le mot *culture* et qu'on produit ainsi d'étranges confusions. M. Desaulniers nous dira par exemple que si nous préférons la très célèbre émission *Un gars, une fille*

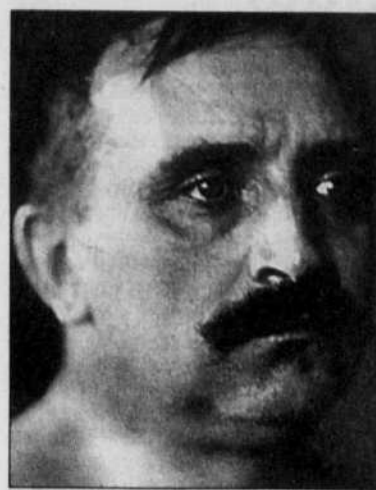
à telle production américaine du même genre, c'est «pour des raisons culturelles: Sylvie et Guy nous ressemblent davantage». Le professeur parle ici, me semble-t-il, de la culture au sens anthropologique, une culture qui englobe également la soupe aux pois et la chaise berçante autrefois célébrée par Marcel Rioux, mais il lui donne le vernis de l'autre, qui exige au contraire un arrachement à l'immédiat, une reconnaissance du lointain. Il parlera même, philosophiquement, d'une «vision du monde», et là, je me suis mis à dérailler un peu. J'ai découvert il y a un peu plus d'un an *Un gars, une fille* en pitonnant comme tout un chacun — le pitonnage, c'est la télévision même —, et j'ai été séduit, bien sûr: c'était neuf, drôle, bien tourné.

L'autre soir, on nous a donné une scène un peu étonnante, qui aurait fort scandalisé les bonnes sœurs des années 40: c'est dire si on a fait du progrès. Sylvie et Guy sont couchés, gentiment. Arrive la partie masculine d'un couple ami, qui se plante debout sur le pied du lit, en costume d'Adam. Habile, le réalisateur ne nous montre qu'un morceau de postérieur, réservant la splendeur de la chose au couple couché.

Serait-ce ça, la «vision du monde»?

Malaise

Je rencontre le mot *malaise* dans un des essais réunis par le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis dans un livre intitulé *Perdre de vue* (Folio, «Essais», 1999). Lui-même le trouve, comme il convient, chez le grand patron, Sigmund Freud, qui, dans son grand âge, a écrit un essai très discuté, *Malaise dans la civilisation*. Malaise, insiste Pontalis, et non crise, comme l'écrivent par ailleurs, à peu près à la même époque, Valéry dans *La Crise de l'esprit*, Husserl dans *La Crise de l'humanité européenne*. Malaise n'est pas crise. Le deuxième mot évoque une difficulté, celle d'une transformation radicale si l'on veut, ayant même des aspects tragiques, mais la crise est un état dont on sort, un mouvement qui conduit quelque part. La crise peut durer, elle n'est pas, d'elle-même, permanente. Le malaise, par contre, écrit Pontalis, si l'on pense d'abord à ce qu'il signifie dans le domaine médical, est «un vacillement, un trouble vague, diffus, qui s'efface sans laisser d'autre trace que le souvenir lui-même vague du trouble». S'effa-



ARCHIVES LE DEVOIR

Le poète Paul Claudel

cera-t-il vraiment? Il laissera dans l'organisme ou dans la conscience une sorte d'avertissement qui est sa réalité même: «un passager clandestin est à bord», qui «peut aussi bien débarquer inaperçu que faire sauter le navire...». C'est dire que le malaise, en tant que qu'il est malaise, ne disparaît jamais complètement. On sort d'une crise; on ne sort pas d'un malaise. En fait, dira plus loin le psychanalyste, le malaise est aimé pour lui-même, par définition même il résiste au pouvoir de l'analyse: «Que dure ma souffrance, que se perpétue le malaise, pourvu qu'ils soient miens!»

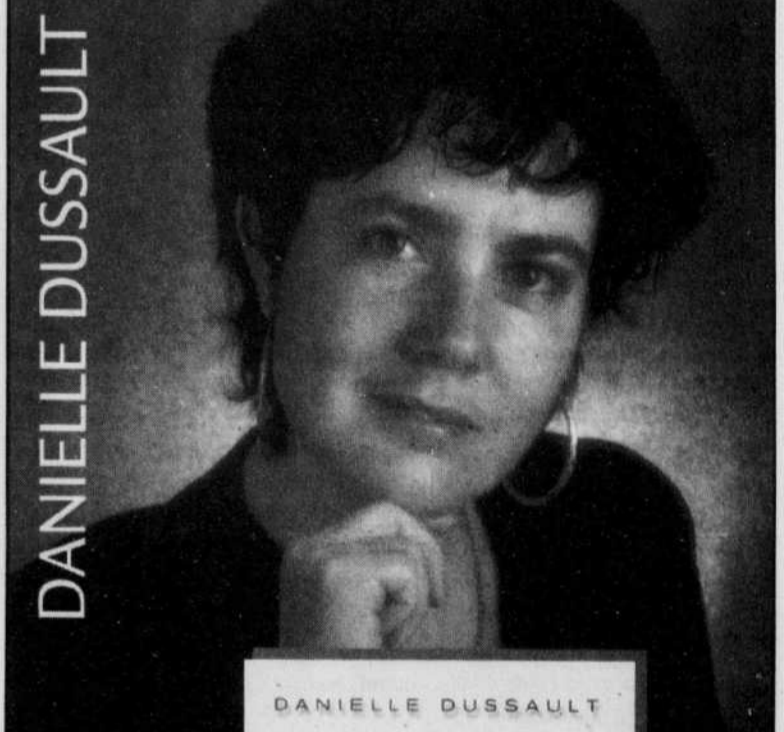
Pontalis parlera d'un «temps du malaise», et l'expression rejoint aussitôt le sentiment de l'indéfinissable qui

s'empare parfois de nous en l'an de grâce (?) 2000. Assaillis par une quantité astronomique d'information, par le tumulte des promesses techniques, nous arrivons de plus en plus difficilement à cerner des causes, des ambitions, des projets, et nos demandes les plus insistantes se dissolvent dans le malaise. Il semble même que les mots ne nous soient pas d'un grand secours. Le romancier Thomas Mann, d'ailleurs peu d'accord en cela avec son contemporain Sigmund Freud, demandait: «Le monde a-t-il jamais été transformé autrement que par la pensée et son support magique: le mot?» Mais des mots, nous en avons peut-être un peu trop, qui sont des masques plutôt que des révélateurs.

Parlez-en aux «clients», «bénéficiaires» et autres victimes de nos hôpitaux.

Problématique

Autrefois, donc, on réglait, ou on se donnait l'illusion de régler des crises, des problèmes. Aujourd'hui, on règle des problématiques, comme je l'ai lu récemment dans un journal. Les problèmes, c'est bon pour les plombiers, les réparateurs de lave-vaisselle ou de téléviseurs. Des gens compétents. Les «problématiques», par contre, qui relèvent de l'indéfinissable, qui courent pour ainsi dire d'un voile de vague toutes les difficultés qui se présentent à l'esprit, sont évoquées — comme des fantômes — par les gens instruits, ceux qui sont allés au cégep ou à l'université. Ils font ainsi une belle faute de français, mais qui se soucie aujourd'hui des fautes de français?



DANIELLE DUSSAULT

DANIELLE DUSSAULT

Camille

ou
la fibre
de l'amiante

roman
18,95 \$

vib éditeur

Un portrait en mosaïque
de six personnes vivant
à Thetford-les-Mines.
Une voix originale,
un premier roman
remarquable.



vib éditeur

www.edvib.com

La passion de la littérature

JEAN-PIERRE GUAY
La Mouche et l'Alliance

JEAN-PIERRE GUAY

La Mouche
et l'Alliance

LE ROMAN

LES HERBES ROUGES

186 p., 14,95 \$

« Mourir de n'avoir jamais cessé de naître. »

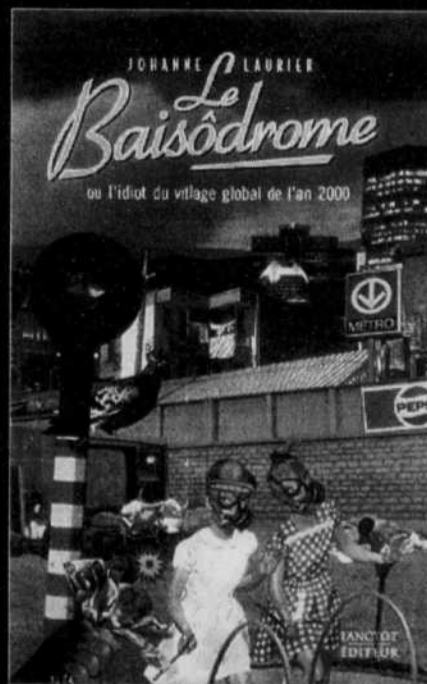
LES HERBES ROUGES / JOURNAL

JOHANNE LAURIER
Le Baisôdrome

ou l'idiot du village global de l'an 2000

Un recueil de textes tout feu tout flammes où le seul mot d'ordre possible est :
tirez sans hésiter sur la bêtise malheureusement humaine !

Osez le lire !

LANCOT
ÉDITEUR

Comment guérir le monde une âme à la fois

Livres et
livre audio

Alexandre Stanké

Patch Adams, M.D.
DOCTEUR
TENDRESSE

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Héros malgré eux

LES SOUVENIRS D'ENÉE

Jean Des Gagniers
Fides
Montréal, 1999, 162 pages

BETHSAÏDA

Michel Gendron
Libre Expression
Montréal, 1999, 528 pages

Historien et archéologue, Jean Des Gagniers, qui a fondé le centre de muséographie de l'Université Laval, est un érudit mais aussi un homme de terrain: il a lui-même dirigé des fouilles en Grèce et à Chypre et connaît donc bien les pourtours de la mer Egée et de la Méditerranée, leur géographie, leur histoire.

Jean Des Gagniers n'a pas cherché à «actualiser» le personnage d'Enée ni à souligner quelque aspect méconnu ou inédit de sa légende. Il imagine simplement que le héros, devenu un homme rangé, dicte ses mémoires à un scribe pour qu'il les remette à son fils Ascanie.

En s'inspirant librement d'Homère et de *L'Iliade* — où il est un personnage plutôt secondaire — et de *L'Énéide* de Virgile, Des Gagniers prête donc sa plume à un personnage qui se remémore sa propre légende avec une certaine modestie. La plupart des épisodes merveilleux qu'il a vécus le laissent d'ailleurs plutôt perplexes car, dans *Les Mémoires d'Enée*, le ton est à la confiance et à la réflexion. Enée y apparaît tel qu'en lui-même, obéissant à son père et aux oracles qui lui dictent son destin. Ce demi-dieu, fils du roi Anchise et de la déesse Aphrodite, s'il fut à l'occasion un héros courageux, n'eut jamais le panache de son vis-à-vis grec, Ulysse.

Il est vrai qu'en tant que Troyen (plus précisément, Dardarien), Enée était d'une race condamnée à disparaître. Et qu'il fut un voyageur obligé. Lorsque sa ville fut détruite par les Grecs, il ne partit pas avec ses proches en quête d'aventures mais pour accomplir la mission qui était la sienne: fonder une autre ville, une nouvelle civilisation. Il sera considéré, par les auteurs latins, comme le père de la civilisation romaine.

Un périple qui mène à Rome

Enée n'a qu'un vague souvenir de son enfance, alors qu'il fut confié à des nymphes — Aphrodite avait sans doute autre chose à faire que de jouer les mères nourricières! — avant d'être repris en main par son père. Son premier voyage, à Chypre, fut un pèlerinage filial: il alla se recueillir dans le temple de Paphos, consacré à sa mère.

De retour dans sa patrie, il épouse Créuse, s'entraîne au combat. Puis c'est le siège et la destruction de Troie par les Achéens; Des Gagniers glisse sur l'épisode célèbre du cheval de bois, qui tient ici en quelques lignes. Enfin, à l'instigation d'Hector qu'il a vu en songe, Enée part avec les siens, emportant avec lui les Pénates de son foyer.

Il fait escale à Delos, puis en Crète où il admire le palais de Cnosos et construit un village, mais c'est vers l'Hespérie qu'il lui faut voguer. Après un bref arrêt à Ithaque, la patrie de «*retors d'Ulysse*» dont il ignore qu'à la même époque celui-ci court également les mers, puis en Sicile, il est rejeté par une tempête sur les côtes de Carthage où la reine Didon, qui le reçoit en audience, lui raconte son propre passé. Aux Enfers, il reverra son père qui lui précèdera la suite de sa vie.

Soutenu à tout moment par ses rêves qui le confirment dans son destin de fondateur, Enée se remémore son passé sans forfanterie. Il admire les paysages et les ouvrages d'architecture davantage que les hommes. Il dira par exemple du beau Paris qu'*il y avait en lui de l'entrepreneur et du songe-croûte*; et d'Hélène qu'elle fut une «*épouse au pied léger*»; il pense, «*en considérant la cascade de malheurs que déclencha leur scabreuse équipée, [...] qu'ils furent simultanément frappés d'un même aveuglement qu'il faut bien expliquer par quelque machination du ciel*».

L'Enée de Jean Des Gagniers clôt ses mémoires par une sorte de reconnaissance prémonitrice qui lui sied bien: s'il lui était donné de renaître en poète, il souhaiterait donner à ses souvenirs «*une forme plus élevée, plus imagée, un ton plus ému*» dont les premiers seraient, précisément, ceux du poème de Virgile.

Un Moyen Âge revivifié

Voici, à l'inverse, un roman qui éclaire de tout l'enthousiasme d'un médiéviste amateur mais manifestement éclairé. Michel Gendron l'indique clairement au début de son livre: il a romancé l'Histoire en mêlant faits authentiques et épisodes inventés et en glissant parmi des personnages historiques certaines de ses propres créations, notamment son héros, Galeran de Marçilly.

C'est un jeune chevalier angevin, cadet de famille, qui, en cette fin de XII^e siècle, cherche une situation qui donnerait un sens à sa vie. Son jeune âge le dessert parfois mais sa fougue et son esprit d'initiative le rendent séduisant. Après s'être fait refuser la main de la fille unique du seigneur de la région, le prétendant dépité choisit l'exil. Faute de mieux, il s'engage comme



protecteur de pèlerins qui se rendent en Terre sainte et compte rentrer en France sitôt sa tâche accomplie. Or nous sommes en 1183; il s'est écoulé presque un siècle depuis la première croisade. Jérusalem est occupée depuis par des chrétiens qui y ont installé un royaume calqué sur le modèle européen de l'époque. Et tandis que là-bas ceux-ci se perdent dans des querelles d'intérêts et de prérogatives, en face, les musulmans unissent leurs forces autour de la personnalité exceptionnelle de Saladin et menacent de reprendre les lieux saints. Galeran débarque au milieu de toute cette effervescence et va y participer comme soldat, puis comme espion.

Dans *Bethsaïda*, comme dans tout roman d'aventures qui se respecte, il se produit de multiples événements en peu de temps. Tout se passe ici en un peu moins de quatre ans, de 1183 à 1187, c'est-à-dire tout juste avant la troisième croisade. Galeran de Marçilly est mêlé aux intrigues politiques comme aux actions militaires, ce qui est loin de lui déplaire car, se dit-il, «*une situation proposée par le hasard [...] vaut parfois mieux qu'un destin choisi*».

Il sera surnommé «*chevalier de Bethsaïda*» à l'initiative de Raymond, comte de Tripoli, qui a deviné chez le jeune homme des qualités qui vont servir ses propres desseins: Galeran n'a pas multiplié les pains comme le fit Jésus à cet endroit mais il a trouvé un stratagème qui permet à l'armée franque affamée de s'approvisionner en poisson. Stratège habile, combattant courageux, le jeune héros au tempérament parfois bouillant est doué d'une sagesse précoce qui lui vaut même d'être consulté sur certaines affaires délicates. Certaines de ses réflexions sont d'une étrange actualité, comme celle-ci: «*Nous sommes responsables de ce qui nous arrive, mais nous préférons toujours invoquer la volonté divine. Qu'il soit damné, celui qui impose son joug à un autre en brandissant l'étendard de son Dieu!*»

Galeran n'empêchera cependant pas l'histoire de suivre son cours — nous serions alors en pleine fantaisie — et il lui arrivera d'être manipulé par certains de ces hommes mûrs plus malins que lui. Le roman de Michel Gendron, fidèle aux événements réels, s'arrête tout juste au seuil d'une hypothèse séduisante: et si, à l'époque, Galeran s'était vraiment trouvé là, si on l'avait écouté, qui sait quelle tournure l'histoire aurait prise... Au lieu de cette succession de croisades désastreuses, peut-être y aurait-il eu quelque armistice honorable dont auraient pu s'accommoder chrétiens et musulmans, peut-être le Moyen-Orient serait-il une terre de paix...

Dans *Bethsaïda*, les croisades ne sont pas une épopée grandiose mais bien une entreprise de conquête, de colonisation culturelle et idéologique dont certains tentèrent de tirer prestige et profit. La cruauté, l'orgueil, comme l'habileté et le courage sont distribués à peu près également entre les chrétiens et les «*infidèles*».

Michel Gendron, tout comme Jean Des Gagniers, a maintenu les événements et les protagonistes dans leur passé lointain, quoique, comme l'indique le communiqué qui accompagne le roman, on puisse y trouver une certaine actualité: Galeran, si l'on veut, pourrait être l'ancêtre de ces jeunes d'aujourd'hui qui, pour se faire une place au soleil, doivent manœuvrer bien davantage que leurs aînés et en plus compter sur leur bonne chance.

rchartrand@videotron.ca

À L'ESSENTIEL

Aux sources du langage

LA DÉCOUVERTE DU CIEL

Harry Mulish
Traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin avec la participation de Philippe Noble
Gallimard
Paris, 1999, 684 pages

Je ne connais que quelques mots de néerlandais. Je ne peux donc me prononcer sur la qualité de la traduction du roman d'Harry Mulish. De toute façon, un livre d'un auteur des Pays-Bas, c'est rare: Erasmus lui-même écrivait en latin et peu d'écrivains de cette langue font partie du corpus littéraire ou culturel occidental. Étrange destin, n'est-ce pas, que celui de la Hollande, comme on l'appelle couramment, qui accueillit les premiers grands imprimeurs, qui fit large place aux exilés politiques et religieux de tout horizon, qui fut la «*librairie générale de l'Europe*».

Quoi qu'il en soit, Harry Mulish, dont je ne sais rien d'autre qu'il vit à Amsterdam, qu'il est né en 1927 à Anvers d'une mère juive et d'un père austro-hongrois, que ce roman est son sixième traduit en français, signe ici un ouvrage singulier, original, dense, impeccablement construit: 684 pages bien tassées, sans temps morts mais pleines de détours et de circonvolutions qui retrouvent toujours leur fil et nous conduisent tout autant aux confins de l'univers qu'aux sources du langage et de la mémoire de l'humanité.

À vrai dire, dans le genre éblouissant, *La Découverte du ciel* navigue sur les mers du *Roman de la rose* d'Umberto Eco et des *Egarés* de Frédéric Tristan. De la première à la dernière phrase, Mulish maîtrise avec un rare talent une intrigue complexe, en apparence linéaire, qui puise ses racines dans les lignées patriciennes et le fascisme hitlérien, qui débat de l'utopie sinon de l'inanité de vouloir départager le bien et le mal, de répondre aux éternelles questions: d'où viens-tu? où vas-tu?

Ce roman aux allures de thriller est d'une érudition sidérante où rien n'est gratuit ni ennuyeux, où chaque détail a son importance et s'emboîte dans l'ensemble. Onno, philologue sans diplôme, géant aux ailes d'albatros, et Max, méthodique astrophysicien et raffiné coureur de jupons, se rencontrent par hasard et deviennent plus qu'amis; ils aiment à tour de rôle Ada, la douce et volontaire violoncelliste. Ils vont ensemble à Cuba parmi les révolutionnaires rêveurs du Grand Jour, et chacun de son côté dans les souvenirs des camps de la mort de Pologne, sur les places entées de Rome ou au delà des portes bien closes des temples de Jérusalem, dans les arcanes de la politique, sur les chemins de la connaissance métaphysique, de la signification des nombres, de l'ensorcellement de la musique et de l'absence. Un jour naîtra Quinten: qui est-il? et pourquoi?

Tout autour d'eux évoluent des personnages bien en chair qu'obsèdent, sans le savoir, à un *deus ex machina* omniprésent — peut-être un peu trop d'ailleurs, s'il fallait émettre une réserve — et un monde qui distille ses lumières et étend ses ombres. Vous connaissez le plaisir de lire?

Normand Cazalais

S'ORIENTER MALGRÉ L'INDÉCISION

Isabelle Falardeau
S'ORIENTER
À PARTIR DE SOI
Marius Cyr et Yves Maurais
Les Éditions Septembre
Sainte-Foy
1999, 133 pages chacun

Les demandes d'admission au cégep et à l'université devront être postées — pour la plupart — dans le mois qui vient et plusieurs finissants du secondaire et du collégial n'ont pas encore arrêté leur choix. Ces deux publications récentes aideront les étudiants et aussi leurs parents à démêler motivation et intérêts personnels, projets de carrière et incertitude. Des témoignages de personnes qui ont douté avant de s'engager dans une profession ou un métier et les informations précises (présentées en tableaux) sur les programmes de formation collégiale et universitaire pourront donner un éclairage en ce moment déterminant imposé dans le temps.

Louise Julien

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Pour donner le goût des mots

MON PREMIER
DICTIONNAIRE FRANÇAIS
ILLUSTRÉ
Nathalie Elliott
Guérin
Montréal, 1999, 1182 pages

LOUISE JULIEN

La publication d'un ouvrage est toujours un événement, mais un nouveau dictionnaire pour les jeunes peut en intriguer plus d'un puisque, dans notre mythologie, il s'agit d'un «*recueil-culte*». On ne publie effectivement pas un dictionnaire à la légère et il est opportun de se demander ce qu'un nouvel outil peut apporter de plus que les autres déjà existants.

Mon premier dictionnaire français illustré s'adresse aux jeunes de 8 à 12 ans. Sa présentation est agréable; la couverture est rigide et solide, et ses couleurs vives attirent l'attention. L'illustration — un clown — plaît aux enfants. Le livre n'est pas trop lourd ni encombrant; de plus, il est facile à tenir et il s'ouvre bien, sans crainte que la reliure ne se dé fasse. Chaque page ne contient qu'une seule colonne de texte, laissant à gauche une large marge (proportion d'un tiers) pour des illustrations et des explications supplémentaires: la consultation de l'ouvrage et la lecture en sont ainsi facilitées. Il faut signaler l'absence d'abréviations (tous les mots sont écrits au complet), ce qui, à bien y penser, fait économiser beaucoup de temps à des enfants qui n'auront pas à consulter à tout bout de champ un tableau des termes.

Dans cet ouvrage, l'indice de lisibilité est remarquable: les caractères sont suffisamment gros et apparaissent en gras lorsque nécessaire. Les surligneurs (vert et bleu) mettent en évidence certains ajouts relatifs notamment à l'étymologie et aux mots de même famille, ce qui est apparu, aux élèves rencontrés, comme un point très positif.

Les enfants regardent beaucoup les illustrations d'un dictionnaire et c'est vraisemblablement ce qui retient d'abord leur attention. Pour eux, celles de l'ouvrage concerné sont en

régle générale très bien, allant de belles à vraiment trop conventionnelles. Dans l'ensemble, elles sont très représentatives de l'objet ou de l'émotion. Les enfants ont cependant trouvé quelques «*bizarries*», comme l'illustration du mot «*excaver*»: le trou a été creusé, mais la terre retirée n'apparaît pas. L'illustration du mot «*escrime*» ne décrit pas la réalité du sport. Quant à «*exposé*», il est un peu simple. En revanche, les illustrations de «*bicyclette*» et de «*planète*» sont de très beaux exemples des multiples références au mot.

Les définitions des mots que les enfants ont consultés leur ont beaucoup plu. Elles sont effectivement précises et courtes. Il faut souligner que 10 000 entrées principales sont contenues dans le dictionnaire, complétées par 5000 entrées secondaires, ce qui en fait un ouvrage digne d'intérêt pour le primaire.

Un dictionnaire est un outil personnel que l'on doit aimer utiliser. L'enfant devrait pouvoir choisir le sien et comprendre ainsi que la complémentarité des ouvrages est un atout essentiel pour bien découvrir sa langue. Le dictionnaire proposé par Nathalie Elliott va certainement, avec d'autres incitatifs à l'école et à la maison, permettre aux enfants de prendre plaisir à lire et à écrire.

N.B. Merci à Olivier, à Alexis, à Rose, à Andréa et à Samuel de l'école alternative Nouvelle Querbes qui m'ont permis de les accompagner dans leur découverte.



barrage

Michel Forgues
signe et lance

gaston l'heureux
animera cette
première rencontre
d'un nouvel auteur.

une lettre
de granite

lundi 21 février 2000 à 18 heures
à la librairie l'écume des jours
125 rue St-Viateur o.
tél.: 514.278.4523

Pour une gestion éclairée des entreprises

Préface de Patricia Pitcher, auteure de
Artistes, artisans et technocrates

Sous la direction des
D^r Jean-Jacques Bourque
et François Lelord, des
psychiatres, pour la plupart
consultants en entreprise,
cet ouvrage se donne pour
mission d'aider les dirigeants
à prendre conscience des
dimensions psychologiques
du monde du travail.

La personne du dirigeant

- Les contraintes de la direction
- La gestion des personnalités difficiles
- Les dilemmes de la carrière à la mi-vie

Le stress du dirigeant

- Le stress du PDG
- La gestion du stress
- La gestion de la dimension psychologique du changement

Les valeurs ajoutées du dirigeant

- Les compétences psychologiques du dirigeant
- Gestion humaine des ressources
- Les habiletés de coaching
- Des psychiatres dans les conseils d'administration

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Cette semaine à CENT TITRES

Considérée comme la grande dame des lettres néerlandaises, Hella S. Haasse a consacré sa vie à l'écriture. Impossible de résister à cette femme sereine, tout aussi singulière que son oeuvre. Une rencontre inoubliable.

Danielle Vaillancourt a créé des ateliers pour éveiller les tout-petits à l'amour de la lecture. Nous la rencontrons avec des enfants de maternelle à qui elle fait connaître Simon, le populaire personnage de Gilles Tibo.

Quant à Jean-Paul Daoust, il nous présente *La marche de l'aveugle sans son chien*, un recueil de poésie de Normand de Bellefeuille qui aborde un thème difficile: la douleur.

Le magazine littéraire
de Télé-QuébecAnimé par
Danielle LaurinMercredi 19h30
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PXX.COM LE DEVOIR

INVITATION PRESSANTE

aux écrivaines et aux écrivains du Québec
à participer au rassemblement
en appui
au Mouvement pour les arts et les lettres

lundi, 21 février 2000, 16 h

Théâtre du Nouveau Monde
(coins Ste-Catherine / St-Urbain, Montréal)UNEO
Union des écrivaines et écrivains québécoisChronique
Video

Tous les samedis dans

L'Agenda

LIVRES
ESSAIS QUÉBÉCOIS

La méthode Corneau

LA GUÉRISON DU CŒUR NOS SOUFFRANCES ONT-ELLES UN SENS?

Guy Corneau
Éditions de L'Homme
Montréal, 2000, 288 pages

Les habitués de cette chronique le savent: le royaume de la rhétorique molle et du vécu théorisé à coup de slogans qu'est l'univers de la psycho-pop n'a pas sa niche ici. D'ailleurs, qu'ils se rassurent, l'expérience de cette semaine ne constitue qu'une parenthèse et n'annonce pas de changement de cap. Il s'agit simplement de prendre la mesure d'un phénomène, de chercher à comprendre les raisons de l'engouement public et médiatique que suscite l'œuvre de Guy Corneau, de jauger de visu la valeur d'un travail de ce type.

Psychanalyste jungien, ce qui, en soi, n'est pas un critère de succès assuré dans les réunions de «matantes», Guy Corneau vend des livres à la pelle, par dizaines de milliers, en offrant au public des œuvres qui se présentent comme profondes et validées par les compétences professionnelles de leur auteur.

La Guérison du cœur, son plus récent envoi, gravite autour du nœud suivant: «*Mon hypothèse est que les souffrances psychologiques et physiques sont un signal qui nous indique que nous nous sommes éloignés de notre être profond et nous invite à redevenir intime avec lui.*» Réflexion sur le «sens des crises et des épreuves» qui postule que «nous sommes tous des constipés de l'imagination» et que c'est la raison pour laquelle nous souffrons, ce livre nous convie donc à une quête de sens. Dans le domaine, le topo est assez classique et son développement aussi, trop long, abusivement répétitif et parsemé de «cas vécus».

Cela dit, si on veut saisir plus en profondeur le «charisme» de cette

œuvre, dépasser la facilité du préjugé, il faut aller plus loin et explorer en détail ce que j'appelle ici la méthode Corneau. En voici les principales stratégies; vous aurez ensuite toute liberté d'évaluer le produit en connaissance de cause.

Question de méthode

D'abord, stratégie première, l'auteur-thérapeute se présente comme un hypersensible, une posture qui lui confère un aura d'authenticité susceptible de faire tomber les résistances fragiles. Il raconte, en ouverture, être presque mort d'une colite ulcéreuse, avoir vécu ces événements comme une révélation. Un peu partout dans le volume, il se décrie «foudroyé», «ému jusqu'aux larmes», «magnétisé», «subjugué» par des lectures, des rencontres ou d'autres expériences plus... particulières: des rêves révélateurs, des épisodes de «réalités interpénétrées», etc. Tant de fragilité offerte, on le conçoit, suffit à désarmer même les cœurs les plus durs.

Sur le plan stylistique, la méthode Corneau privilégie une sorte de prose poétique, non pas du pauvre, mais de l'écologiste de salon issu de la génération lyrique (au sens ricardien) et amateur de moines tibétains occidentalisés. Interminable brochette de métaphores bio-spirituelles, festival débridé de slogans antithétiques (la mort, c'est la vie; la maladie, c'est la santé; la violence est douceur, etc. et vice versa), cette prose artistique en diable manie le symbole jusqu'à plus soif et inspire une question à l'avenant: poésie de la misère ou misère de la poésie?

Mais tout cela, ici, n'est que support, cadrage d'un discours plus théorique qui constitue la substantifique moelle de son projet et qui laisse tout autant, sinon plus, pantois. Prenons le cas des références. On s'attendrait, bien sûr, à y trouver des renvois à la tradition jungienne élargie, ce qui représente, en soi, un horizon très large

qui va du meilleur (rarement) au pire. Eh bien, pas dogmatique pour deux sous, Corneau a décidé de ne se priver de rien. En vrac, et sans souci d'exhaustivité, voici un échantillon des penseurs et des sages ici convoqués: Hubert Reeves, Einstein, le dalaï-lama, Molière, Wittgenstein, «les Chinois», un chef amérindien, Rilke, Gandhi, Jésus, les Rolling Stones, Kundera, des alchimistes, quelques médiums et, bien sûr, Jung.

Présentées sans distinction aucune des ordres de connaissance auxquels elles renvoient, ces paroles de sagesse s'entrecroisent ici dans un syncrétisme revendiqué: «*Je n'arrive plus, écrit Corneau, à dissocier biologie, psychologie et spiritualité.*» Un tel aveu explique-t-il que l'auteur en arrive à s'enfarger dans des contradictions pour le moins grossières? Ainsi, aux pages 118-119, il affirme que «le prix qu'il y aurait à payer pour ces 2000 ans de christianisme» serait «la crucifixion du corps» pour écrire, à la page suivante, qu'il «aime l'expression «le Vivant» que l'on employait pour parler du Christ ressuscité! On veut bien que «la valeur d'une interprétation [...] réside dans l'effet que cette interprétation a sur nous», mais on souhaiterait tout de même qu'il en résulte autre chose que de la confusion entretenue.

Ces relais «culturels» n'épuisent évidemment pas l'univers référentiel de cet ouvrage qui puise aussi au monde «scientifique». Dans un chapitre à saveur médicale, Corneau nous initie donc aux travaux de quelques médecins dont les conclusions viennent corroborer son hypothèse voulant que nos souffrances aient des causes psychologiques. Ainsi, du docteur Crombez qui flirte avec la pensée magique sans y sombrer absolument jusqu'au docteur Sabbah qui «nous explique que les allergies ont souvent à voir avec des conflits de séparation» et que «les conflits associés au gros intestin sont liés à des choses que le patient n'a pu ni digérer, ni éliminer», au sens symbolique et inconscient bien sûr, en passant par des ostéopathes capables de sentir «le meurtrier en [vous]», le discours se donne

un petit vernis de scientificité (suffisant pour impressionner les crédules, à ce qu'il paraît), même s'il se défend bien de tendre vers cet objectif.

Du doute et de ses vertus

C'est que Corneau, autre élément essentiel de la méthode, est prudent. Il reconnaît, au détour d'une réflexion plutôt tordue, «les avancées fantastiques de la science» classique (y en aurait-il plusieurs sortes?), l'utilité des médicaments et il joue à quelques reprises la carte de la mesure, quitte à la délaissier quelques lignes plus loin. Un médium entre-t-il dans un état second? Corneau dit d'abord qu'il doute pour ensuite rapporter le plus sérieusement du monde les paroles de l'énergumène. Il n'est pas naïf: il croit toujours tout, mais il avait d'abord douté.

La psychanalyse, on le sait, interprète les rêves et les symptômes. Une telle entreprise, d'emblée sujette au dérapage, exige circonspection, discrétion et tact. Ici — serait-ce une tendance jungienne? — rien de tel.

Sauvagement interprétés de façon systématique, les rêves multiples qui apparaissent tout au long du parcours fournissent toujours des clés immédiates aux blocages psychiques de ceux qui les font et ils semblent presque inventés pour illustrer le propos. De même, le recours abusif à des situations d'enfance pour expliquer des malaises d'adultes sert de piroquette interprétative. Votre mère vous empêchait de vous épanouir, votre blonde vous laisse, vous rêvez à une course qui vous léche: la guérison du cœur est sur la bonne voie. Avec la méthode Corneau, tout est bon, pourvu que cela fasse du bien.

On pourrait continuer ainsi longtemps, souligner les quelques artifices populistes employés par l'auteur qui évoque notre «merde intérieure», qui écrit que «le corps, avec ses maladies, ses rots, ses pets, ses odeurs, ses douleurs, ses pellicules, ses boutons, ses cancers, ses spasmes et ses colites, est le lieu où se disent les trahisons de soi»; il faudrait aussi, tâche plus urgente, dénoncer avec énergie l'indécence psy-

chologisation des conflits de masse meurtriers (Kosovo, Sierra Leone, Rwanda) à laquelle se livre Corneau en conclusion (selon le cliché habituel: «*En ce sens, l'épuration ethnique constitue une formidable mise en scène de la "peur de l'autre en soi"*»), au mépris de la complexité sociohistorique. On s'arrêtera ici: assez, c'est assez.

Corneau, pourtant, fera encore un malheur. Ses livres se vendront et ses incantations visant à nous convaincre d'écouter notre corps (la formule célèbre revient à quelques reprises dans le volume) retentiront aux quatre coins du Québec et en Europe (eh oui). Peut-être pas

chez vous, mais chez votre voisin, chez votre collègue.

Il fallait dire, je crois, que cela est un peu dommage. Le seul, à ma connaissance, à s'y être risqué jusqu'à maintenant est le collègue Yves Boisvert, chroniqueur urbain au journal *La Presse*. Je lui laisse les derniers mots: «*Ça ne nous empêche pas de penser que s'il faut écouter son corps attentivement, on n'est pas obligé de croire tout ce qu'il nous raconte, ce corps, comme dirait Descartes, un type dont les médiums n'ont pas trouvé le canal...*» (9 février)

louiscornellier@parroinfo.net



Louis Cornellier

YVES BEAUCHEMIN

Finaliste au prix des libraires (France)



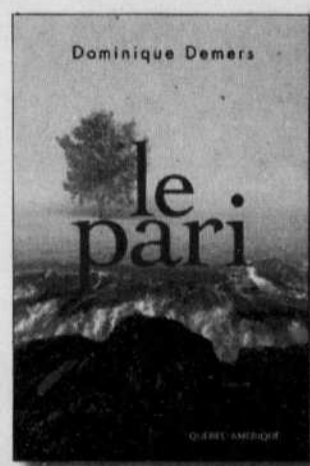
Une fable sur le bien écrit par le romancier le plus connu du Québec.

DOMINIQUE DEMERS

Un an sur les palmarès

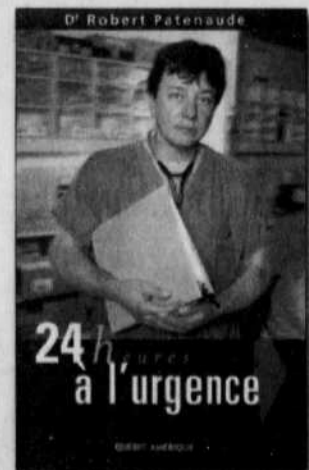


Le récit touchant d'une femme médecin aux prises avec le passé.



ROBERT PATENAUDE

Le livre qui fait la nouvelle



Pour savoir ce qui se passe vraiment dans les salles d'urgence.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

POÉSIE

Périples au centre de soi

NAVIGATIONS

Sophia de Mello Breyner
Traduit du portugais
par Joaquim Vital
Éditions de La Différence,
coll. «Le fleuve et l'écho»
Paris, 1999, 62 pages

LA VISITE DU CERVEAU

(ÉRIC SIMON S'EXPOSE
AUX PLUS GRAVES ENNUIS)
Éric Simon
L'Oie de Cravan
Montréal, 1999, 40 pages

DAVID CANTIN

Peu de choses semblent rallier les voix de Sophia de Mello Breyner et d'Eric Simon. Sinon une expérience fondatrice liée à la connaissance de soi et d'un langage poétique. Alors que Sophia de Mello Breyner navigue à la recherche de «l'entière du possible», Eric Simon explore les songes fantastiques de ses œuvres picturales. Deux livres où la poésie devient le saut de chaque instant, la parole singulière qui retranscrit un univers mental et physique.

Proche de la langue simple et limpide d'Eugénio de Andrade, la Portugaise Sophia de Mello Breyner traverse la ville de Lisbonne tel un fleuve lointain dans ses *Navigations*. Connue aussi pour ses nouvelles et ses contes pour enfants, son cinquième recueil aux éditions de La Différence rassemble des poèmes de la fin des années 70. Il ne s'agit pas d'un choix hétéroclite, mais

bien d'un véritable parcours à l'image de cette «Lisbonne oscillante comme une grande barque». En peu de mots, on suit les traces de ce départ qui laisse entendre une quête de vérité et d'étonnement.

On assiste au récit d'un voyage immobile, d'une lente dérive afin d'accéder au centre de soi. Parmi les images de conquêtes fiévreuses et les métaphores marines, on découvre cet affrontement héroïque entre un être et ses peurs anciennes. L'errance vers l'Orient se mêle aux signes d'espoirs et de découvertes. Toujours à l'affût d'une émergence nouvelle, cette poésie se mesure aux tentatives de vaincre le mouvement du passé. Sur la route de l'or ou dans les obscurs parages, la «navigation abstraite» de l'écrivaine retourne jusqu'au «premier matin de la création».

À la poursuite du temps et de l'histoire, la voix discrète de Sophia de Mello Breyner refait le périple vers les tempêtes d'une absence indéfinissable: «*Nous naviguâmes vers l'Orient — / La longue côte était d'un vert épais et somnolent / Un vert immobile sous l'immobilité du vent / Jusqu'à la blanche plage couleur de roses / Touchée par les eaux transparentes / Alors surgirent les îles lumineuses / D'un bleu si pur si violent / Qu'il dépassait l'éclat du firmament / Navigué par des grus miraculeuses / Et en nous s'effacèrent la mémoire et le temps.*»

Le timbre de ces strophes bascule «comme quelqu'un qui cherche son visage et le manque». Dans le sillage de Fernando Pessoa et d'Antonio Ramos Rosa, *Navigations* de Sophia de Mello

Breyner transmet les empreintes d'une connaissance vécue. Son long voyage poétique entraîne vers cette lumière qui aveugle dans la nuit suspendue.

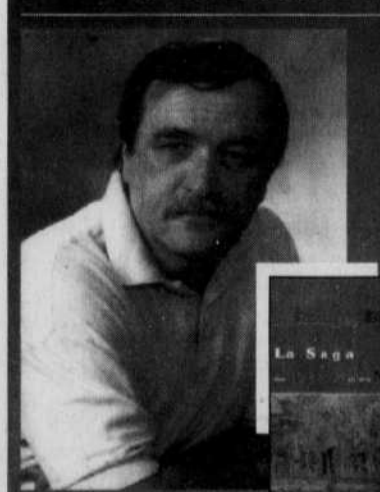
Récit poétique inclassable ou complément fictionnel d'une exposition, *La Visite du cerveau* d'Eric Simon peut se lire de bien des manières. D'ailleurs, pourquoi donc l'insérer dans une chronique de poésie? Il ne s'agit pas de poèmes et encore moins d'un essai sur la poésie. On entre plutôt dans une rêverie fantaisiste qui se rapproche d'une certaine dérive poétique. Comme beaucoup de parutions à L'Oie de Cravan, cette plaquette étonne et déstabilise dans «sa quête [qui] serait celle fuyante de ne pas avoir de quête». Elle propose, en quelque sorte, le récit d'une plongée dans la mémoire de l'auteur et du plasticien montréalais. En surface, ce livre relate une série d'événements inattendus qui se rencontrent. Mais, il tend surtout à reproduire une déambulation insouciance à travers l'esthétique rêveuse de l'artiste. Il importe peu de savoir ce qui se trame derrière ces histoires d'architectures et de billards. Tout part d'un simple constat de l'écrivain: «*Ce qui, hier (littéralement par-*

fois, me semblait relever que de la science-fiction s'ajoute de plus en plus régulièrement à l'expérience de notre réalité quotidienne.» Cela donne ainsi sur un théâtre de la mémoire, «une vision partielle, en chantier de l'espace mental».

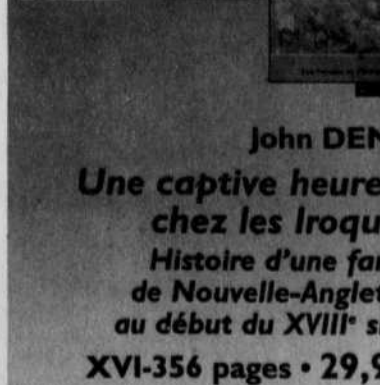
Il y a, dans cette rencontre de mondes et de voix parallèles, le désir de communiquer un réenchantement qui serait par d'autres couloirs. Cette superposition d'expériences de la réalité mène à une échelle d'éveils immédiats et secrets.

On imagine ce narrateur funambule franchir des villes et des immeubles dans l'immobilité de sa chambre. Il suffit, à son tour, de se laisser prendre au piège de cette descente à l'intérieur des séquences oniriques et narratives d'Eric Simon: «*Je ne crois pas que les idées meurent. Ou plutôt si, mais elles ressurent. On les oublie, mais elles ne meurent pas. Les idées sont des points où se rejoignent les humains. Il suffit de penser à la même chose pour se retrouver au même endroit dans l'espace des idées. Même les secrets sont accessibles de cette manière. Il s'agit de déambuler au hasard sans but précis et on découvre des lieux inconnus.*»

Les Presses de l'Université Laval Les Éditions de l'IQRC



Serge LAURIN
Rouge, Bleu.
La saga des Prévost et des Nantel
325 pages • 29,95 \$



John DEMOS
Une captive heureuse chez les Iroquois.
Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII^e siècle
XVI-356 pages • 29,95 \$

Téléphone : (418) 656-7381
Télécopieur : (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
<http://www.ulaval.ca/pul>

VICTOR TBOUL

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler



Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler

Victor Teboul

Séance de lecture

Le jeudi 24 février à 19 h à la librairie Chapters
située au 1171, rue Sainte-Catherine Ouest (angle Stanley)

236 pages • 19⁹⁵

LES INTOUCHABLES

LIVRES
LE FEUILLETON

La société coupable

LETTRES LUTHÉRIENNES — PETIT TRAITÉ PÉDAGOGIQUE
Pier Paolo Pasolini
Traduit de l'italien
par Anna Rocchi Pullberg
Le Seuil
Paris, 2000, 248 pages

Rédigés pendant la dernière année de sa vie, en 1975, cette série de textes que nous proposons en français les éditions du Seuil ont d'abord paru sous forme d'articles dans divers journaux et hebdomadaires italiens (*Corriere della Sera*, *Il Mondo*, *Giorni*). On y a par ailleurs ajouté l'intervention que Pasolini destinait au congrès du Parti radical italien et qui a été lue deux jours après son assassinat survenu le 2 novembre 1975. Nous avons ici, dans ce recueil d'articles, le Pasolini engagé, polémiste, ardent, comme il le fut toute sa vie; le Pasolini incompris, aussi, qui ne cessa de répéter les mêmes choses pour que tout le monde comprenne bien, que le message soit clair. Pasolini a très tôt eu la réputation d'un idéaliste de gauche (un communiste «peu orthodoxe» disait-on de lui), un utopiste aux mœurs sexuelles douteuses, affublé par ailleurs d'un sens critique qui le

rendait suspect aux yeux d'à peu près tout le monde.

En intervenant de façon quasi permanente dans la vie publique italienne, il a inventé sa façon à lui d'être le dernier grand intellectuel italien: devenir, par son entreprise de «publication du privé», une sorte de conscience politique paradoxale, inlassablement vigilante, un révélateur s'offrant «didactiquement» à la persécution des médias, des pouvoirs, de la bêtise générale.

Ses dernières interventions, souvent prophétiques, sont loin de contredire l'opinion que l'on s'est faite de lui. «Un des thèmes les plus mystérieux du théâtre tragique grec — commence-t-il d'entrée de jeu — est celui de la prédestination des fils à payer les fautes des pères. Il importe peu que les fils soient bons, innocents, pieux: si les pères ont péché, ils doivent être punis.» Et de conclure à l'égard de ces jeunes des années 70 qu'il observe tout autour de lui: «Mon sentiment est qu'ils



Jean-Pierre Denis

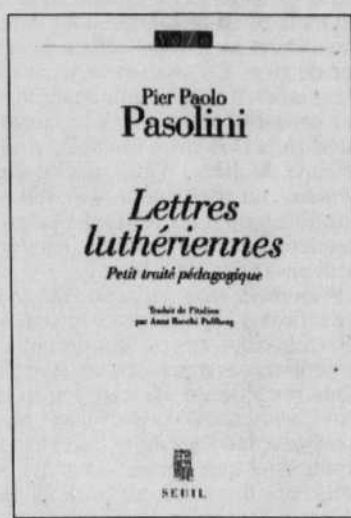
doivent être condamnés.» Pasolini a toujours eu le sens du tragique, et c'est sans doute ce qui lui fut le moins pardonné en cette société démocratique et consumériste où, comme chacun sait, seul le drame, voire le mélodrame bourgeois, a droit de cité; où, surtout, rien ne doit venir troubler la quiétude de ceux qui croient au pro-

grès et au bon sens historique. Lui ne croyait pas que nous allions vers une société meilleure et que, au-delà des ratés et des manifestations criardes de la modernité, tout finirait par rentrer dans l'ordre. C'est l'homme du parti pris radical et de la fidélité à l'idéal qui l'a forgé à son adolescence. En cela il est exemplaire, car la fidélité est une vertu qui s'est perdue.

Le malheur de la pauvreté

Le fil rouge qui traverse l'ensemble de ces «lettres» pourrait se résumer comme suit: «Si je condamne les fils (à cause d'une cessation de mon amour pour eux), et si je suppose par conséquent leur punition, je n'ai pas le moindre doute que cela arrive par ma faute. Puisque je suis père. Puisque je suis l'un des pères. Un de ces pères qui se sont rendus responsables, d'abord du fascisme, ensuite d'un régime clérical-fasciste et faussement démocratique, et qui ont fini par accepter la nouvelle forme du pouvoir, le pouvoir de la société de consommation, le dernier des désastres, désastre de tous les désastres.» C'est ce dernier point, surtout, que Pasolini ne cesse ici de critiquer, car dans cette nouvelle société consumériste, il n'y a place que pour une seule culture, un seul modèle de culture: celui de la bourgeoisie. En somme, l'on pratique aujourd'hui en toute bonne conscience le «génocide culturel», notamment en supprimant cette «différence» que représentaient il n'y a pas si longtemps encore l'ancienne culture paysanne et populaire (comme il aurait encore plus raison aujourd'hui!).

D'où son choix d'ouvrir ce recueil sur une série de lettres pédagogiques



adressées à un jeune Napolitain... qu'il invente. Pourquoi Napolitain? Parce que les Napolitains auraient peu changé au cours de l'histoire récente, restant pauvres quand tous les autres se seraient enrichis, notamment les habitants du Nord. Qu'ils seraient par ailleurs restés pleins de gaieté et d'affection naturelle (qu'ils soient de remarquables voleurs à la tire n'est pas non plus pour lui déplaire). Pour Pasolini, cela ne fait aucun doute, dans notre société il y a une idée directrice que tout le monde partage, sincèrement ou insincèrement, et c'est que «la pauvreté est le plus grand malheur du monde, et que donc à la culture des classes pauvres doit se substituer la culture de la classe dominante.» Cette idée lui fait littéralement horreur, et c'est bien de son époque que de fustiger ainsi la bour-

geoisie comme étant le mal absolu, et d'autant plus absolu qu'il prend le masque de la tolérance et de la rationalité, c'est-à-dire de la normalité.

Les jeunes monstres

Pasolini, qui est au cœur de ce fossé des générations dont on a tant parlé à cette époque, remarque encore une chose: qu'il n'y a plus d'échange possible entre les pères et les fils, qu'on ne peut plus se comprendre tant le mode de l'expérience a changé. «(...) tous les quelques millénaires arrive la fin du monde. Le changement est alors total. Et c'est bien une fin du monde qui s'est produite entre moi, qui ai cinquante ans, et toi qui en as quinze.» D'un côté, un intellectuel qui, avec ses «esthétismes», est resté critique par rapport aux «choses» modernes parce qu'il les voit comme de simples «signes linguistiques»; de l'autre un jeune qui, par sa culture, accepte ces choses modernes comme «naturelles» et écoute leur enseignement comme quelque chose d'absolu. Résultat: le premier ne peut apprendre au second les «choses» qui l'ont éduqué, et le second ne peut apprendre au premier les «choses» qui sont en train de l'éduquer (cette expérience induite par le monde même des «choses» a une grande importance chez Pasolini, et une base philosophique qu'il serait ici trop long de développer).

Dans cette nouvelle configuration de la culture, il faut d'ailleurs complètement reconsidérer les notions d'«obésité» et de «désobésité»... Pour Pasolini, ce jeune qui prend des attitudes de contestataire, de révolté, d'extrémiste, qui a les cheveux longs, se force à paraître laid, etc., est tout le contraire

d'un révolutionnaire. En fait, l'initiation qui le conduit à ces attitudes est totalement conformiste. Les «désobésités» seraient plutôt à voir du côté des véritables inadaptés, des déviants, enfin, ajoute-t-il, des «cultivés», une espèce très rare... Il a saisi là quelque chose d'essentiel que, même aujourd'hui, on n'arrive pas encore à admettre tant l'idéologie de la contre-culture a fait de ravages. Quant à la lutte pour la démocratisation de l'expression et la libération sexuelle à laquelle il a lui-même participé, que reste-t-il de sa force contestataire? Rien. Elle a été dépassée par la décision du pouvoir consumériste d'accorder une tolérance aussi large que fausse à ces manifestations. La réalité des «corps innocents» a, quant à elle, été violée, dénaturée par ce même pouvoir; les vies sexuelles privées, traumatisées par la fausse tolérance et la dégradation corporelle. Aussi, ce chantre de la révolution sexuelle, peut-il clamer aujourd'hui: «Je hais les corps et les organes sexuels». Plus précisément, «ces» corps, «ces» organes sexuels...

Il y a dans ce livre des idées extrêmement stimulantes, et il est malheureux que Pasolini n'ait pas eu le temps de réviser ce projet. La seconde partie est en effet un peu longue et, surtout, fort répétitive. Quant à la première partie (*Lettres à un jeune Napolitain*), il est dommage qu'elle ne soit pas devenue l'objet même de ce livre et n'ait pas été plus développée. Somme toute, un livre qu'on appréciera pour ses idées plus que pour sa forme et sa qualité d'écriture. Mais cela vaut quand même le détour.

denisjp@mlink.net

Sous le même toit que L'ODYSSÉE

Pour un repas, un petit gueuleton ou un verre

LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE
Restaurant-bar-café-terrasse

ANGLE
SAINTE-CATHERINE
ET SAINT-URBAIN
RÉSERVATIONS
[514] 866.8669



ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Mailer, ou l'Amérique

Mon ami Jean Morisset, de la Fraternité métisse internationale (ou tout comme), me faisait remarquer que cette capacité des romanciers américains à produire de «gros livres» tenait sans doute en partie à la valorisation d'une ambition athlétique, la vision de l'écriture comme performance marathonnienne. Alors qu'ailleurs, on semble privilégier la plume exsangue et l'élégance sobre de la concision (comme si la «pureté», en plus d'être une pose morale répandue, devait aussi à tout prix se mêler de littérature), aux États-Unis, des auteurs aussi intellectuellement respectés que Joyce Carol Oates, Don DeLillo et Thomas Pynchon se font une sorte de devoir d'investir le marché avec des pavés qu'on a peine à soulever d'une seule main (le dernier DeLillo, le dernier Pynchon...).

Le cas Mailer, à cet égard, est typique. Il fait son entrée en littérature en 1948 avec *Les nus et les morts*, roman de 701 pages, d'une maturité presque inconcevable, écrit par un jeune homme vingt-cinq ans. À la page 1021 (!) de son *Harlot et son fantôme*, vaste ouvrage sur la CIA, Mailer inscrivait «À suivre»... Plaisantin, va. Et j'ai oublié le nombre de pages que comptait *Nuits des temps*, cette espèce de grande pyramide qu'il élevait à l'Égypte des pharaons. Un bon

millier, au bas mot. Mailer est un monstre.

On se demande où il a trouvé le temps de couvrir les grandes conventions des partis démocrate et républicain, des années 60 jusqu'à aujourd'hui, pour le compte de magazines prestigieux. Car Mailer, en plus d'être un romancier instinctif et profondément intelligent, est aussi un reporter sagace, commentateur lucide et souvent décapant de la vie contemporaine de son pays. La petite dispute qui paraît l'opposer à Tom Wolf en ce moment tient sans doute à la part d'héritage que chacun réclame, par des voies différentes, au nouveau journalisme. Mailer, de Marilyn à



Louis Hamelin

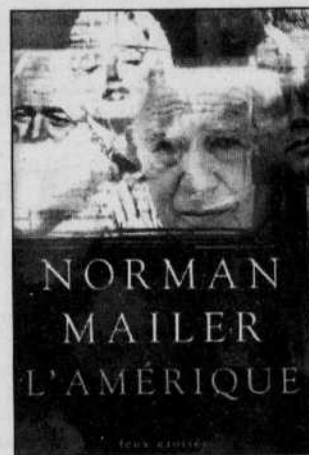
Lee Harvey Oswald. Une seule passion: l'Amérique.

Ce conflit est aussi, naturellement, d'ordre politique. Wolf serait un type plutôt à droite, qui doit, selon Mailer, «une partie de son succès à l'assurance qu'il offrait aux riches — Tu es peut-être idiot [...], mais, frère, les gens qui se trouvent tout en bas sont infiniment pires». Mailer, lui, est parfaitement crédible dans le rôle de l'intellectuel de gauche déçu. «La gauche était opposée à la guerre, à la pauvreté, à la faim, au sida, à la drogue, à la corruption en haut lieu, aux prisons surpeuplées, aux restrictions budgétaires, au sexisme, au racisme, à l'opposition à la libération gaie, mais elle n'avait pas eu une seule

idée, en vingt-cinq ans, pour résoudre l'un ou l'autre de ces problèmes.» Le jugement est incisif, un peu rapide.

Un intellectuel de fort calibre

Après 50 ans d'écriture (un bail, il est vrai), Mailer regarde en arrière et collige quelques-uns des essais et reportages qu'il a livrés, au fil d'une existence scandaleusement célèbre (les cinq mariages et autres déboires matrimoniaux, plus un certain coup de fusil ou de revolver ayant fait, je crois, les manchettes) à diverses publications. Mailer est ce type même d'écrivain qui, de loin, peut facilement être réduit à un cliché. Pour les Français, impossible de passer à côté: c'est «l'enfant terrible» de la littérature américaine. Et il y a bien sûr le macho, le «tough guy», cadet de Hemingway, amateur de boxe et de corrida. Un tel traitement, s'agissant de Mailer, relève d'une injustice. Dans *L'Amérique*, version française de la sélection intitulée *The Time of our Times* (le livre, en passant, ne fait que 472 pages), on découvre, comme un double du viveur éfréné, le penseur tonique et articulé qui ne craint de se mesurer, ni aux contradictions de son époque, ni aux grands hommes de son pays, ces futurs présidents qu'il saisis et portaiture en quelques traits, à la fois tenté par l'idéalisme et la désillusion, porté par une implacable lucidité et une admirable clairvoyance psychologique, tel un enquêteur de la psyché cherchant dans le reflet de ses propres réflexions dans l'ascension et la gloriole des puissants.



Ce n'est pas un journaliste ordinaire qui affronte, au détour d'une intimité, les John et Robert Kennedy, Eugene McCarthy, Henry Kissinger, Jimmy Carter et Bob Dole. Non, il les évalue à l'aune du regard du romancier. Il en fait des personnages de son propre itinéraire, questionneur et inquiet, amoureux et cynique, un pisteur d'états d'âme qui, de Dallas au Watergate, essaie de comprendre le projet collectif parfois insensé, le plus souvent chaotique, que d'aucuns ont jadis baptisé «Manifest Destiny». Narrateur invété, il se met en scène à la troisième personne pour mieux approcher son sujet. Les dérives fondamentalistes du Parti républicain, lorsque harponnées par son regard d'aigle, deviennent hilarantes. Le burlesque ne lui échappe jamais. Ni la pathétique fripouillerie d'un Richard Nixon dont il explore le caractère avec un art et une pénétration rien moins que tolstoïens. Mailer, c'est le vrai roman de l'Amérique.

Le lecteur qui vit dans l'horreur de la politique trouvera aussi là à boire et à manger. Epris de noble art, Mailer couvert, comme reporter, le fameux *Rumble in the Jungle* qui vit Mohammed Ali réinventer la boxe tout en récupérant son titre mondial des poids lourds. Intensité dramatique, description épique, appréhension de l'abîme humain que franchit, entre chaque coup de poing, une machine de muscles (et un cerveau, dans le cas d'Ali) dont le métier est de recevoir des coups sur la tête. On est loin du cahier sports de *La Presse* et de cette «profonde intelligence» (Réjean Tremblay) dont ferait preuve Stéphane Ouellette, le Poète... (à quand un sémioticien luttant de foire?).

Le livre est si captivant et roboratif à tous points de vue que je serais bien en mal de le résumer au moyen d'une impression définitive. Mailer possède un œil pour les laideurs architecturales de l'Amérique moderne, la triomphale exportation du plus plat conformisme esthétique. Dès les années soixante, il voit poindre l'obsession du show-bizz qui va s'emparer de la politique américaine jusqu'à bientôt lui dicter sa loi. Son véritable ennemi, c'est l'hydre de la médiocrité qu'il traque sous toutes ses formes. Exceptionnel. Il me faudrait une douzaine de pages de plus pour le commenter selon son mérite. Pourrais-je écrire, moi aussi: à suivre?

L'AMÉRIQUE

Norman Mailer
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Rabinovitch
Plon
Paris, 1999, 472 pages

Comment gagner un voyage pour deux à Paris...

En vous abonnant d'ici le 20 mai 2000 à notre prix spécial Paris!

Prix abonnement unique* **25\$** Jusqu'à 54% de rabais

LE SABORD Poésie et arts visuels 4 numéros
CAHIERS DE THÉÂTRE JEU Théâtre 3 numéros
CV PHOTO Photographie 4 numéros
ESPACE Sculpture 4 numéros
LE DEVOIR Quotidien 5 semaines (du lundi au samedi) Livré à domicile**
LETTRES QUÉBÉCOISES Littérature 5 numéros

* Avec rabais supplémentaire pour plus d'un abonnement
 ** Valide où il y a livraison par camelot
 Les prix mentionnés incluent les taxes.
 Tirage de la paire de billets pour Paris à la fin mai 2000.

En collaboration avec
Le Devoir et Club Aventure Voyages

OFFRE SPÉCIALE

- 1 abonnement 25\$
- 2 abonnements 45\$
- 3 abonnements 60\$

(Les taxes sont incluses.)

MON CHOIX

- CAHIERS DE THÉÂTRE JEU - théâtre
- CV PHOTO - photographie
- ESPACE - sculpture
- LE SABORD - poésie et arts visuels
- LETTRES QUÉBÉCOISES - littérature
- LE DEVOIR - quotidien

FACTUREZ-MOI ou VISA

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone (____) _____

Pour renseignements: 514-844-9858

LE COLLECTIF LANGUE ET ÉCRITURE
MONTREAL, QC H2J 1L8

Club Aventure Voyages MONTREAL

ARTS

ARTS VISUELS

Corps grotesques, corps défaillants

WHILE THE CRIME IS BLAZING, PAINTINGS AND DRAWINGS, 1994-1999

Leon Golub
Centre Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine.
Jusqu'au 5 mars

BERNARD LAMARCHE

Si vous ne vous êtes pas encore déplacés pour aller voir les toiles brutes de l'artiste engagé Leon Golub à la galerie du Centre Saidye Bronfman, vous avez tort, il s'agit d'un des grands centres d'intérêt de l'encore jeune saison des arts visuels montréalais. Et pas seulement pour le prestige du nom. Toute la production de l'Américain depuis des années sert une dénonciation de la violence, qu'elle soit ponctuelle — Golub s'est penché sur les affres de la guerre du Vietnam — ou généralisée, intemporelle, comme c'est le cas dans les toiles et dessins qui font les fonds de cette exposition intitulée *While The Crime is Blazing, Paintings and Drawings, 1994-1999*.

Quiconque connaît la production de Golub sera étonné de voir la facture que prend cette production récente. Les toiles de l'artiste ont toujours elles-mêmes fait l'objet d'une certaine violence. Pour arriver à donner forme à ses figures hiératiques, Golub a toujours procédé par grattage, par utilisation de solvants qui «érodent la toile», donc par le retrait de pigments sur la toile. Une facture singulièrement agressive résultait de cette technique exigeante. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir, dans la salle dédiée à la collection permanente en art contemporain du Musée des beaux-arts, la magistrale toile de Golub issue de la série des *Mercenaires*.

Or, les limites d'un corps âgé de 77 ans ont forcé Golub à réviser ses méthodes. Il fallait entendre le peintre, lors d'une apparition publique le mois dernier, parler ouvertement, avec des mots sereins, de cette réalité. Ainsi, ces toiles sont moins chargées de ces gestes brusques qui jusque-là avaient fait la marque du peintre. La dernière production est le fruit d'une application davantage fluide du pigment, alors que les corps morcelés que l'artiste dépeint semblent attaqués par une peinture qui ne colle plus à eux. Dans une toile qui reprend le mythe de Prométhée, dans le coin droit, en bas, un personnage par la peinture semble lui-même se liquéfier comme en écho à la violence du contexte dans lequel il se trouve.

Violence et intégrité du corps
Dans une des toiles, *Like Yeah!* (1994), on retrouve la panoplie des éléments iconographiques habituels à la peinture de Golub: corps brisés, ré-

férences aux graffitis et le motif du chien menaçant, à la fois gardien et agresseur, qui habite ses toiles depuis peu. Beaucoup des contextes urbains moins favorisés se retrouvent dans les toiles de Golub. Ses fonds brossés renvoient aux murs de la ville qui eux-mêmes donnent l'impression de disparaître, violentés. Les couleurs, criardes, renvoient également aux bruits urbains. Partout, les corps sont déshumanisés. Ce sont plutôt les chiens qui sont animés. La contraction du cri, couvée par le silence de la peinture, est omniprésente dans cette imagerie. L'objet également.

Dans *Dionysiac* (1998), le corps humain est entièrement démembré dans une composition qui ne fait pas l'économie d'effets théâtraux. Flotants, les membres sont transformés par la couleur artificielle et par l'application saccadée des pigments, se transforment en un amas de prothèses en plastique. Ici, le corps se fait grotesque, attaqué et trituré par les soins prophétiques qui lui sont prodigués. Car la violence telle que la secoue Golub est essentiellement celle qui détruit à grands coups l'intégrité du corps. Alors, dans cette peinture qui ouvre sur les considérations urbaines et sociales qu'exprime cette violence, une tension psychologique s'avère. Et Golub excelle dans le rendu de cette féroce crispation.

De cette façon, Golub dépasse l'unique fait de montrer la violence; plus, il la traque. Les nombreuses plages vides des toiles non préparées de Golub disent cette intention de cibler hardiment l'âpreté des mondes que l'artiste peint. D'un autre point de vue, certaines toiles sont martelées de signes qui s'accumulent brutalement et semblent excéder le cadre restreint des toiles enfermées par les murs de la ville. L'iconographie seule — faite de squelettes, de crânes, de corps éventrés — ne parvient pas à soutenir le malaise, la matière même, tient un grand rôle dans ces toiles qui traitent moins de la mort en soi que de ce qui la précède, de ce qui peut y mener. Aussi, Golub ne parle-t-il pas d'une mort encore plus terrible, celle qui laisse les vivants paralysés par la frayeur? En tout cas, son travail veille à ce que la violence ne puisse pas, dans les tableaux, être banale.

Parmi les dessins de cette exposi-



Dans *Dionysiac* (1998), de Leon Golub, le corps humain est entièrement démembré dans une composition qui ne fait pas l'économie d'effets théâtraux.

tion, quelques-uns arrivent, dans la forme et dans la manière, à pulvériser les corps en des convulsions intenable. Il faut absolument s'attarder à *Escape artist* (1995). Finalement, *Aversion* (1994) nous convie à une chorégraphie où encore une fois le corps est animé d'un spasme terrifié.

Ce n'est pas en vertu d'une aveugle admiration qu'on ira voir cette exposition mais, dans la mesure où s'y déploie une manière moins épidermique dans le traitement de la peinture — cette pro-

duction n'a jamais été superficielle —, à cause d'une approche plus cérébrale, qui y gagne peut-être à être assimilée à plus petites doses, que plus fermement.

While The Crime is Blazing, Paintings and Drawings, 1994-1999, est le fruit d'une collaboration entre la galerie du Centre Saidye-Bronfman, la Bucknell Art Gallery de l'Université Bucknell, en Pennsylvanie, et le Macdonald Stewart Art Centre à Guelph, en Ontario. Stuart Horodner en est le commissaire.

Champs colorés

FRANÇOISE SULLIVAN
Galerie Lilian Rodriguez
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 405
Jusqu'au 11 mars

BERNARD LAMARCHE

On se souvient, depuis trois ans, des toiles rouges et bleues de Françoise Sullivan, présentées à la galerie Lilian Rodriguez, puis dans une exposition très réussie qui mettait en relief de manière fort impressionnante ces toiles, à la galerie de l'UQAM. Ces bleus et ces rouges chatoyants réservaient de réels beaux moments de peinture. Or, des nouvelles toiles de cette artiste chevronnée, dont la présence dans certains des jalons de l'histoire de l'art québécois n'est pas à débattre, tant en danse qu'en peinture, pour ne rien dire non plus de son implication comme signataire du manifeste *Refus global*, il n'est pas toujours possible d'en dire autant.

Cette nouvelle exposition de travaux récents ne cesse de dire l'importance du paysage dans la peinture de Sullivan. Les lignes d'horizon des tableaux abstraits sont rythmées de lézardes qui rappellent les courbes de la lande. Les choix de couleurs gonflent également cette veine paysagère. Quelques œuvres, notamment celle où un carré noir se découpe dans le bleu miroitant des rebords de la toile, se donnent comme de véritables petits bijoux de

peinture. Plusieurs, par contre, ne retiennent pas aussi facilement notre attention. Non pas que cette peintre n'affiche pas une assurance que vient confirmer plusieurs années de peinture, mais elle semble ici quelque peu frileuse, moins téméraire que par le passé.

Par contre, dans cette exposition est présenté le premier essai en gravure de Sullivan, intitulé *Sonores et nus*. Une collaboration avec l'auteure Denise Desautels, dans laquelle on retrouve les gestes ondulés présents dans les autres toiles comme les mots de l'auteur qui épousent la plaque carrée de l'œuvre, l'estampe est une belle réussite. Cette pièce est le résultat d'un échange entre Sullivan, Desautels et la danseuse et chorégraphe Lucie Grégoire, et de la complicité de l'imprimeur Daniel Blouin. Vrai qu'ici se déploie une transparence et un mouvement qui ne sont pas du tout banals pour ce médium.

C'est toutefois dans la petite pièce de la galerie que la plastique de Sullivan se fait plus ardente. Dans cette mosaïque de pastels qui recouvre tout le mur de la petite salle, l'artiste parvient à dynamiser ce qui ailleurs arrive moins facilement à décoller. Dans ces petits formats qui jouent habilement de la répétition et du geste plus nerveux, Sullivan retrouve la vitalité qui a souvent marqué sa production. Rien ne devrait vous empêcher de vous attarder à ces œuvres d'une artiste dont le parcours recoupe parfois les bornes de l'histoire.

Golub dépasse l'unique fait de montrer la violence; plus, il la traque

PEJMAN
Peintures récentes
Pejman Ebadi a 17 ans. Il vit et travaille en France, expose en Europe et en Amérique depuis plus de 10 ans.
Jusqu'au 26 février
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

Cours d'aquarelle avec Ming Ma
Techniques orientales et occidentales
Débutant • Intermédiaire • Avancé
397-0281

LES IMPATIENS
EXPOSITION
Parle-moi d'amour
150 petits formats à l'occasion de la Saint-Valentin par des artistes professionnels et par des Impatients
Artistes invités : René Derouin, Marcelle Ferron, Roland Giguère, Clémence DesRochers, Louise Latraverse, Bruce Roberts et d'autres...
La vente se poursuit jusqu'au mercredi 1^{er} mars.
Du mardi au vend. de 10 h à 17 h, sam. et dim. de 13 h à 16 h
100, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Bureau 4000 Tél. : 514.842.1043

Galerie Art Mûr encadrements
BARRY ALLIKAS • JOCELYNE ALLOUCHERIE • CATHERINE BATES • ANDRÉ BERGERON • DAVID BLATHERWICK • MARTIN BOURDEAU • WILLIAM BURROUGHS • BRUCE EMO • EVERGON • DENIS FARLEY • CLAUDE FERLAND • KARILEE FUGLEM • EMMANUEL GALLAND • RAYMOND GERVAIS • BETTY GOODWIN • ANGELA GRAUERHOLZ • CHARLES GUILBERT • CHRISTINE HOREAU • SUSAN HART • HOLLY KING • PAUL LACERTE • SYLVIE LAUBERTÉ • ANDRÉ LAROCHE • FRANÇOISE LAVOIE
DÉBUT DE COLLECTION
• LOÏC LE GROUMELLE • MARCEL LEMIRE • DAVID LISS • LOUIS LUSSIER • LOUISE MASSON • SCOTT MCMORRAN • MICHAEL MERRILL • DEVORA NEUMARK • PIERRE OTIS • JERRY PETHICK • LILIANA PORTER • ROBER RACINE • BRIGITTE RADECKI • JOYCE RYCKMAN • MICHEL SAVAGE • STEPHEN SCHOFIELD • VOLKER SEDING • ANDRÉA SZILASI • FRANCINE SIMONIN • BARBARA STEINMAN • MARTHA TOWNSEND • RICHARD MAX TREMBLAY • MARK VATNSDAL • IRÈNE F. WHITTOME • JINNY M.J. YU • EWA ZEBROWSKI
12 FÉVRIER - 18 MARS
VENISSAGE SAMEDI 12 FÉVRIER 15 H À 19 H
3429 Notre-Dame Ouest Métro Lionel-Groulx
Tél. : 514-933-0771

Définitions de la culture visuelle IV
Mémoire et archive
COLLOQUE
23-24-25 mars 2000
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Prière de retourner le formulaire d'inscription avec votre paiement au :
Musée d'art contemporain de Montréal
Colloque Définitions de la culture visuelle IV
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) Canada H2X 3X5
DATE LIMITE D'INSCRIPTION : LE 9 MARS 2000
Il est fortement recommandé de s'inscrire le plus tôt possible.
Frais d'inscription : 25 \$ taxes incluses (étudiants et Amis du Musée : 10 \$)
Renseignements :
Tél. : (514) 847-6935
courriel : colloque@macm.org
Inscriptions par télécopieur (cartes de crédit seulement) : (514) 847-6290
S.V.P. Écrire en MAJUSCULES.
NOM : _____
PRÉNOM : _____
PROFESSION : (indiquer si étudiant) _____
ORGANISME OU INSTITUTION : _____
ADRESSE DE CORRESPONDANCE
Cocher : DOMICILE BUREAU
RUE : _____
VILLE : _____
PROVINCE : _____ CODE POSTAL : _____
TÉLÉPHONE DOMICILE : (____) _____
TÉLÉPHONE BUREAU : (____) _____
TÉLÉCOPIEUR : _____
ADRESSE ÉLECTRONIQUE : _____
Langue de correspondance : français anglais
Utilisez-vous la traduction simultanée lors des colloques ? Oui Non
Mode de paiement
 Chèque : veuillez libeller votre chèque à l'ordre du Musée d'art contemporain de Montréal
 Carte de crédit Visa MasterCard
No carte : _____
Date d'expiration : _____
J'autorise le Musée d'art contemporain de Montréal à débiter de mon compte la somme de _____ \$
Signature : _____

Par une belle journée enneigée, voire venteuse et poudreuse et où il fait un froid sibérien avec le facteur éolien, vous attendez l'autobus au terminus (mot latin signifiant «terme», «fin» ou «borne»). Cependant, que vous soyez à celui de Brossard, surnommé par certains utilisateurs «l'aquaparc», à ceux de Laval, d'Henri-Bourassa ou de Longueuil, il y a fort à parier que vous serez dans des situations fort différentes.

FORME

Le nouveau terminus métropolitain de Longueuil



MICHÈLE PICARD

En matière de métro et d'autobus, les «fins de lignes» sont sujettes à de grandes affluences, à des attentes et à des mécontentements. On y court le plus souvent ou on se met dans une interminable file d'attente, que ce soit par grand froid ou dans des chaleurs extrêmes. En fait, on voudrait un abri intelligent, un abribus qui permette de patienter dans un lieu couvert, idéalement au chaud ou, du moins, protégé des éléments. On voudrait un terminus qui respecte ses pauvres usagers aux prises avec les réalités du métro, boulot, resto, bus, dodo.

Si l'intermodal est de mise dans les grandes villes européennes, le Québec ne pêche pas par excès d'originalité et fait peu de chose dans le but d'abriter ses concitoyens au cours de leur périple quotidien, malgré les écarts extrêmes de température que ce pays connaît fort bien. Aux Pays-Bas, en revanche, l'aérogare et la gare de Schiphol sont reliées entre elles, pour le plus grand bonheur des voyageurs, et en Normandie, plus précisément à Sotteville-Lès-Rouen (sotte?!), un terminus bus/train sert de pivot au transport régional, sans parler de celui de Lille, pour rester en France. Chez nous, les aéroports de Dorval et Mirabel ne sont pas, à proprement parler, desservis par le transport en commun, tandis qu'à Paris ou Boston, le voyageur prend directement le métro en sortant de l'aérogare.

«Arrive rempli l'autocar, j'y monte pour m'asseoir mais reste debout»
- Daniel Bélanger, *Le Parapluie*

Longueuil

À l'instar des grands projets européens, la Rive-Sud a désormais son terminus d'autobus agrandi et redessiné et, qui plus est, fort ingénieusement, puisque le client a travaillé de concert avec les architectes. Mais c'est aussi l'attitude positive et ouverte de l'Agence métropolitaine de transport (AMT) et de sa présidente-directrice générale, Florence Junca-Adenot, qui a été le point tournant du projet, comme le souligne l'architecte Raouf Boutros, chargé de projet. Le confort des passagers en transit, l'amélioration de l'efficacité des déplacements et l'utilisation massive des transports en commun sont une priorité de l'agence et cette récente réalisation va bien au-delà d'une préoccupation d'intégration des réseaux de transport.

Le consortium des architectes Boutros, Pratte et Louis Lessard a conçu ce terminus d'autobus comme une gare, un lieu de rencontres et d'échanges, de même qu'un carrefour social urbain. Réalisé en trois phases, ce terminus est la ligne de départ et d'arrivée du réseau principal de la Société de transport de la Rive-Sud de Montréal, communément appelée la STRSM, et du réseau de transport interurbain, notamment vers Québec, Trois-Rivières et Sorel. Le terminus, bien qu'il soit actuellement opérationnel, sera achevé avec la mise en service complète du complexe, l'installation du mobilier, la réalisation du paysagement et l'ouverture de la place d'accueil en juin prochain, juste à temps pour l'été.

Le nouveau complexe terminal est planifié selon un principe d'intégration de la station de métro Longueuil: horizontal par la trame et la continuité, vertical par les hauteurs. La promenade en forme de L articule l'ensemble du projet et est complétée par deux séries de trois quais de service distribués de part et d'autre de l'axe central, véritable hall des pas perdus, galerie marchande et salle d'attente. Ces quais d'accès fonctionnent à la manière de plateformes à l'image des gares ferroviaires, sauf que ces édifices de forme allongée servent d'abri et de lieu d'attente pour les voya-

geurs. Les passagers sont donc en file d'attente par ordre d'arrivée, près des portes d'embarquement aux autobus. Ceux-ci sont actionnés de l'extérieur par les chauffeurs, minimisant ainsi les entrées d'air chaud ou froid et contrôlant le flux des passagers.

Les locaux de services, les salles mécaniques, les salles des chauffeurs et la salle d'observation sont situés dans des volumes rendus distincts par les matériaux et la couleur, situés au-dessus des quais. Ils sont légèrement surélevés pour laisser les volumes gracieux et les courbes des toits exprimer le dynamisme et le mouvement d'un complexe de transport. Le côté nord de l'allée centrale, place du terminus, sera occupé par de petits commerces de services comme dans une gare: un café, un fleuriste, etc.

L'intégration dans le tissu urbain est la voie privilégiée par les concepteurs. Ainsi, les vues protégées vers le centre des affaires, le lien physique avec la place Charles-Lemoyne, les services de la STRSM liés au terminus, les places publiques intérieures au nombre de trois sont autant de lieux aménagés de façon urbaine et architecturale. De même, le parti pris formel exprimé dans le choix de la structure du grand hall relève de l'urbain et du paysage, rappelant par la forme et le matériau, par l'ampleur et la volumétrie, le pont Jacques-Cartier que l'on peut apercevoir du côté nord.

Somme toute, grâce à l'insertion du projet au niveau des îlots existants, à la cohérence et à la lisibilité du concept, de même que la proximité du réseau souterrain, ce projet est un exemple d'intégration et de planification régionale réussies. Même si le terminus ne sera pas complété avant quelques mois, les utilisateurs peuvent déjà apprécier le confort et la chaleur de ces quais conçus pour eux. Exemple à suivre et projet à revoir au printemps.

Abri: fin XII^e, de l'ancien français *abrier*, «mettre à couvert», du latin *a pricari*, «se chauffer au soleil».

Lieu où l'on est à couvert des intempéries ou du danger. (*Le Petit Robert*)

Laval: l'axe nord-sud

Laval a son terminus d'autobus depuis la Révolution tranquille et l'ère de la banlieue. Mais saviez-vous que celui-ci était alors situé au milieu du boulevard Henri-Bourassa, lui-même contournant l'édicule de chaque côté? Les autobus en congé de passagers patientaient dans les rues avoisinantes... Le nouveau terminus, qui date des années 80, est constitué d'un accès souterrain au métro et d'une immense marquise qui ne protège de rien du tout et mène à une aire d'attente intérieure. Doit-on penser que les autorités de la STL ont délibérément attendu l'arrivée d'un nouveau métro avec le prolongement de la ligne orange? Espérons que l'Agence métropolitaine de transport soit aussi engagée qu'à Longueuil pour le bien-être futur des passagers de la rive nord.

Henri-Bourassa: l'axe est-ouest

La station terminus Henri-Bourassa a refait peau neuve depuis belle lurette, et par étapes. Un abri couvert attend le voyageur à la sortie. Bonne amélioration pour qui se souvient de la station temporaire érigée dans les années 70, en attente d'un projet de redéveloppement aérien qui n'a jamais vu le jour. La STCUM dans ce cas a bien fait ses devoirs et privilégié l'usager.



REGARDS OBLIQUES

■ À noter que les étudiants de 3^e et 4^e année de l'École d'architecture de l'Université de Montréal ont participé, à l'automne 1999, à un atelier de création axé sur la place d'accueil du terminus. La charge de cours en a été confiée à l'architecte Raouf Boutros. Un bain de réalité pour les futurs architectes.

■ À découvrir dans le quartier des affaires du terminus de Longueuil: la passerelle Bienville reliant les édifices du gouvernement fédéral, un astucieux passage couvert pour les usagers des immeubles. Entre le souterrain de Montréal et l'aérien des espaces industriels, un rappel du projet «+15» de l'architecte Raymond T. Affleck (ARCOP) à Calgary dans les années 70 et 80.

■ Pour les lecteurs automobilistes qui ont peu l'occasion d'utiliser le terminus Longueuil, une visite à la station d'essence Pétro-Canada située à l'angle de l'avenue du Parc et de l'avenue du Mont-Royal. Ce projet de la firme Boutros et Pratte vous convaincra de la qualité de ses projets. Essence sans plomb seulement et le snack distribué sur deux étages, à découvrir, vue sur la montagne garantie.

■ À deux pas des terminus Laval et Henri-Bourassa, Patates Lesage, un petit snack authentique ouvert depuis plus de soixante ans, de forme triangulaire avec décor d'époque, plafond en bois, bancs de *stainless* et frigo en bois à portes coulissantes. À déguster avec sel et raclette.

■ Dans la station de métro Henri-Bourassa côté est, à deux pas des tourniquets, une murale originale faite à partir d'œuvres d'enfants, moulées en béton. Un projet de l'architecte André Léonard et de l'artiste Jackie Huet.

■ À remarquer: la ligne de bus de la STCUM le long du boulevard Pie-IX avec ses abribus fermés et chauffés. Enfin!

■ À surveiller: l'achèvement du Réno-Métro de la station Mont-Royal et particulièrement de la place Gérard-Godin. Nous en reparlerons dans cette page.

mpicard@securenet.net

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: http://www.idm.qc.ca

Ateliers d'information pour diplômés en design : horaire hiver 2000

Les Ateliers d'information de l'IDM constituent un outil mis à la disposition des diplômés en design pour faciliter leur intégration au milieu de la pratique professionnelle.

Les thèmes abordés concernent notamment l'élaboration d'un portfolio, la rédaction d'un curriculum vitae et d'une lettre de présentation, le démarrage d'une entreprise, la gestion de projets, le marketing, l'offre de service ainsi que la propriété intellectuelle.

INSCRIPTION

Ces séminaires s'adressent plus particulièrement aux jeunes diplômés des différentes disciplines du design de 1997, 1998, 1999 et 2000.

Grâce à la collaboration de Développement des ressources humaines Canada, des frais d'inscription de seulement 15 \$ sont exigés. Étant donné le nombre de places limité, celles-ci sont attribuées selon la formule premier arrivé, premier servi. Pour vous inscrire, communiquez avec Mélanie Drainville au (514) 866-2436, poste 33.

HORAIRE

Démarrage d'une entreprise : le designer-entrepreneur
(2 jours, 9 h à 17 h)
Samedi et dimanche, 8 et 9 avril 2000
Élaboration d'un portfolio (1 soir, 18 h à 22 h)
Lundi 28 février 2000
COMPLÈT
Lundi 3 avril 2000

Marketing

(2 soirs, 18 h à 22 h)
Lundis 6 et 13 mars 2000
Curriculum vitae et lettre de présentation
(1 soir, 18 h à 22 h)
Lundi 20 mars 2000
L'offre de service (1 soir, 18 h à 22 h)
Lundi 27 mars 2000
Introduction à la gestion de projets (1 soir, 18 h à 22 h)
Mercredi 29 mars 2000
Lundi 29 mai 2000
Le designer et la propriété intellectuelle
(1 soir, 18 h à 21 h)
Lundi 15 mai 2000

Galerie
IDM
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM:
du lundi au dimanche, de 10 h à 21 h.